

# LA REVUE DU CAIRE

REVUE DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE

## SOMMAIRE

	Pages.
ALEXANDRE KOYRÉ..... Aristotélisme et Platonisme dans la philosophie du Moyen âge.....	361
ANDRÉ BEUCLER..... Dernières idées de Jean Giraudoux.....	379
ROBERT KEMP..... Tragédie et tragédiens.....	385
M. GOBY..... Paris, août 1944.....	391
DANIELLE RAFFRAY..... Lames sourdes.....	417
ETIEMBLE..... Proust et la crise de l'intelligence ( <i>suite</i> ).....	422

## CHRONIQUE DES LIVRES

JEAN DUPERTUIS



ÉGYPTE : 10 PIASTRES



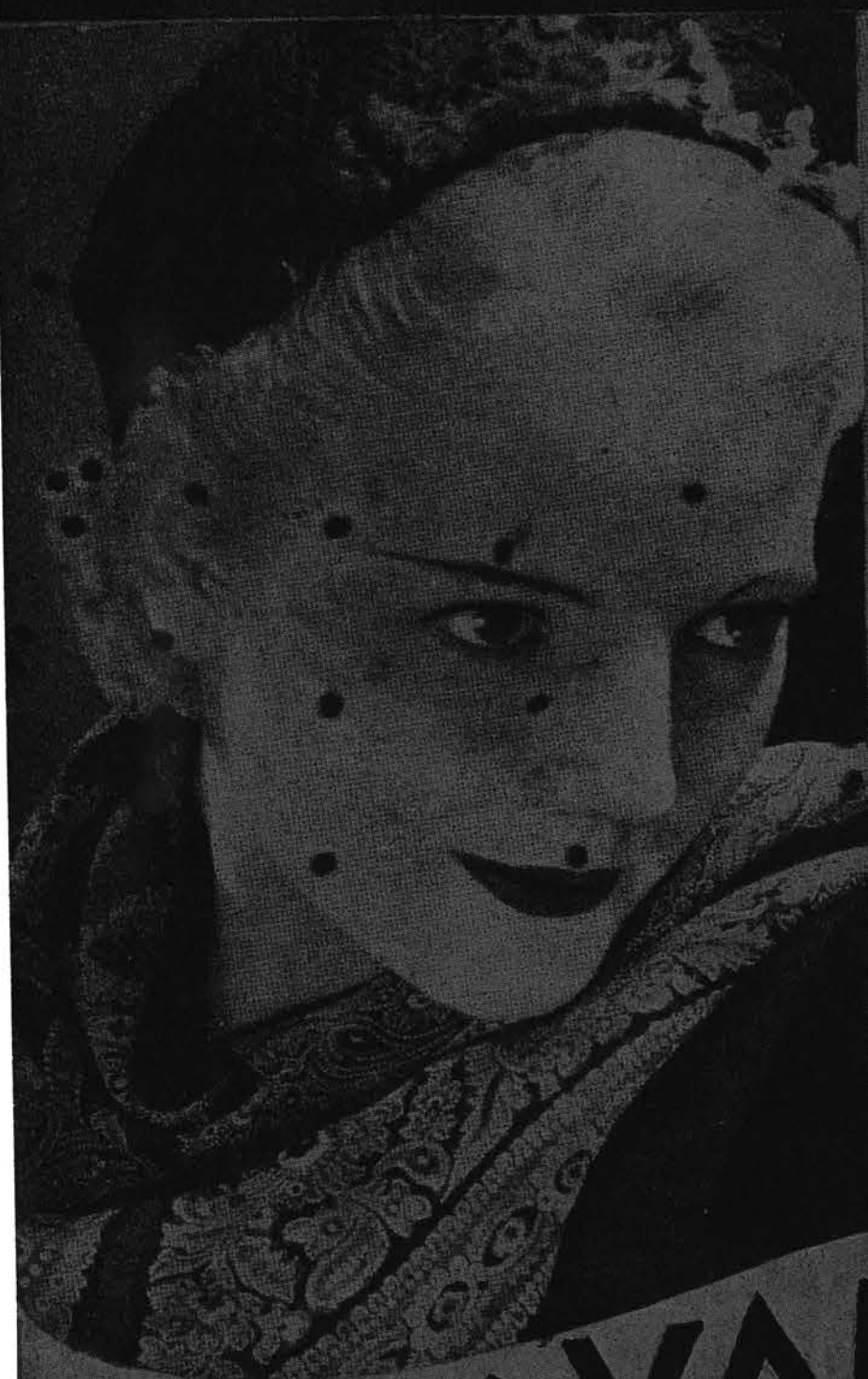


## A NOS LECTEURS.

⊙ *La Revue du Caire* s'est assuré la collaboration de plusieurs écrivains et savants les plus notoires de France, d'U.R.S.S. et de Grande-Bretagne.

⊙ Ainsi, à ses fidèles abonnés et lecteurs, *La Revue du Caire* est heureuse d'offrir, à partir de ce mois, la primeur d'articles inédits signés des plus grands noms de l'Étranger, à côté de sa collaboration habituelle d'Égypte et d'ailleurs, qui groupait déjà les talents les plus autorisés.





**VALAVANIS**

CAIRO

# MISSION LAÏQUE FRANÇAISE

## Lycée Français du Caire

2, Rue El-Hawayati

### JARDIN D'ENFANTS ET PETIT LYCÉE

Arabe dans toutes les classes, depuis le Jardin d'Enfants, et anglais à partir de la Huitième.

### LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et Cours Complémentaires (culture générale; enseignement ménager; puériculture).

### LYCÉE DE GARÇONS

Enseignement de base commun. Option après le premier cycle entre les Sections française, égyptienne et commerciale.

Éducation physique et sports. Formation de l'esprit et du caractère par les méthodes libérales et actives. Service automobile.

---

---

## Lycée Français d'Alexandrie

Chatby

### JARDIN D'ENFANTS, LYCÉE DE FILLES

Entièrement séparé. Préparation au Baccalauréat français et au Baccalauréat égyptien. Section d'enseignement ménager.

### LYCÉE DE GARÇONS

Préparation au Baccalauréat français, au Baccalauréat égyptien et au Diplôme Supérieur de Commerce.

Enseignement de l'arabe et de l'anglais dans toutes les classes.

Éducation physique et Sports.

### ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE ÉGYPTIENNE

Au Lycée et à l'annexe agricole de Ras el-Soda.

### COURS SUPÉRIEURS :

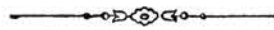
sciences, lettres, droit, sciences économiques.

### COURS D'INGÉNIEURS :

chimistes et de sous-ingénieurs électro-mécaniciens.

**LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS DE  
LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU LUNDI 1<sup>er</sup> OCTOBRE 1945.**

# MISSION LAÏQUE FRANÇAISE



## Lycée Franco-Égyptien

Avenue Fouad I<sup>er</sup>, HÉLIOPOLIS

### LYCÉE DE GARÇONS

Les deux cultures française et égyptienne données à tous les élèves.

Préparation aux Baccalauréats égyptien et français. Français, arabe et anglais obligatoires.

### LYCÉE DE JEUNES FILLES

Entièrement séparé du Lycée de Garçons.

Baccalauréat. Section de culture générale. Arts d'agrément et ménagers.

### JARDIN D'ENFANTS

Tous les sports sont pratiqués sur les plus vastes et les plus beaux terrains d'Égypte. — Autobus.

---

---

## Collège Français de Garçons

45, Rue du Daher

Prépare au Certificat d'Études primaires françaises et au Baccalauréat égyptien.

---

---

## Collège Français de Jeunes Filles

6, Rue Zohni, Daher

Prépare aux Certificats d'Études primaires et aux Brevets.

Arabe et anglais dans toutes les classes.

Section de préparation au Brevet d'Études Commerciales.

**LA RENTRÉE EST FIXÉE, DANS TOUS LES ÉTABLISSEMENTS DE  
LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE, AU LUNDI 1<sup>er</sup> OCTOBRE 1945.**

un titre de

**Noblesse**

la cigarette  
de luxe

**GIANACLIS**



FOURNISSEURS  
DE S.M. LE ROI  
FAROUK Ier.





# ARISTOTÉLISME ET PLATONISME

## DANS LA PHILOSOPHIE DU MOYEN ÂGE.

La philosophie du Moyen Age est, en quelque sorte, une découverte toute récente. Jusqu'à il y a relativement peu d'années, le Moyen Age tout entier était représenté sous des couleurs les plus sombres : triste époque où l'esprit humain, asservi à l'autorité — double autorité du dogme et d'Aristote — s'épuisait dans des discussions stériles de problèmes imaginaires. Aujourd'hui encore le terme « scolastique » a pour nous un sens nettement péjoratif.

Sans doute, tout n'est pas faux dans ce tableau. Tout n'est pas vrai non plus. Le Moyen Age a connu une époque de barbarie profonde, barbarie politique, économique, intellectuelle — époque qui s'étend à peu près du vi<sup>e</sup> au xi<sup>e</sup> siècle ; mais il a connu aussi une époque extraordinairement féconde, époque de vie intellectuelle et artistique d'une intensité sans pareille, qui s'étend du xi<sup>e</sup> au xiv<sup>e</sup> siècle (inclus) et à laquelle nous devons, entre autres, l'art gothique et la philosophie scolastique.

Or, la philosophie scolastique — nous le savons maintenant — a été quelque chose de très grand. Ce sont les scolastiques qui ont accompli l'éducation philosophique de l'Europe et ont créé notre terminologie, celle dont nous nous servons encore ; ce sont eux qui, par leur travail, ont permis à l'Occident de reprendre ou même, plus exactement, de prendre contact avec l'œuvre philosophique

de l'antiquité. Aussi, malgré les apparences, y a-t-il une continuité véritable — et profonde — entre la philosophie médiévale et la philosophie moderne. Descartes et Malebranche, Spinoza et Leibniz, ne font bien souvent que continuer l'œuvre de leurs prédécesseurs médiévaux.

Quant aux questions ridicules et oiseuses dont discutait à perte de vue les professeurs et les élèves des universités de Paris, d'Oxford et du Caire, étaient-elles tellement plus ridicules et plus oiseuses que celles dont ils discutent aujourd'hui? Peut-être ne nous paraissent-elles telles que parce que nous ne les comprenons pas bien, c'est-à-dire parce que nous ne parlons plus le même langage et ne voyons pas la portée et les implications des questions discutées, ni le sens, volontairement paradoxal souvent, de la forme sous laquelle elles sont présentées.

Ainsi, quoi de plus ridicule que de se demander combien d'anges peuvent prendre place sur la pointe d'une aiguille? Ou encore, si l'intellect humain est placé dans la lune, ou ailleurs? Sans doute. Mais seulement tant que l'on ne sait ou ne comprend pas ce qui est en jeu. Or, ce qui est en jeu, c'est de savoir si l'esprit, si un être ou un acte spirituel — un jugement par exemple — occupent, oui ou non, une *place* dans l'espace... Et cela n'est plus ridicule du tout. De même pour l'intellect humain. Car ce qui est en jeu dans cette doctrine bizarre des philosophes arabes, c'est de savoir si la pensée — la pensée vraie — est individuelle ou non. Et si nous admirons Lichtenberg pour avoir affirmé qu'il vaudrait mieux employer une forme impersonnelle, et dire non pas : *je pense*, mais *il pense en moi*; si nous acceptons, ou du moins discutons, les thèses durkheimiennes sur la conscience collective, à la fois immanente et transcendante à l'individu, je ne vois pas pourquoi — laissant de côté la lune — nous ne traiterions pas avec tout le respect qu'elles méritent, les théories d'Avicenne et d'Averroès sur l'unité de l'intellect humain.

La barbarie médiévale, économique et politique — ainsi qu'il résulte des beaux travaux du grand historien belge, Pirenne — a eu pour origine bien moins la conquête du monde romain par des tribus germaniques que la rupture des relations entre l'Orient et l'Occident, le monde latin et le monde grec. Et c'est la même raison — le manque de rapports avec l'Orient hellénique — qui a produit la barbarie intellectuelle de l'Occident. Comme c'est la reprise de ces relations, c'est-à-dire la prise de contact avec la pensée antique, avec l'héritage grec, qui a produit l'essor de la philosophie médiévale. Certes, à l'époque qui nous occupe, c'est-à-dire au Moyen Age, l'Orient — en dehors de Byzance — n'était plus grec. Il était arabe. Aussi, ce sont les Arabes qui ont été les *maîtres* et les *éducateurs* de l'Occident latin.

J'ai souligné : *maîtres* et *éducateurs* et non seulement et simplement, ainsi qu'on le dit trop souvent, *intermédiaires* entre le monde grec et le monde latin. Car si les premières traductions d'œuvres philosophiques et scientifiques grecques en latin furent faites non pas directement du grec mais à travers l'arabe, ce ne fut pas seulement parce qu'il n'y avait plus — ou encore — personne en Occident à savoir du grec, mais encore, et peut-être surtout, parce qu'il n'y avait personne capable de comprendre des livres aussi difficiles que la *Physique* ou la *Métaphysique* d'Aristote ou l'*Almageste* de Ptolémée et que, sans l'aide de Farabi, d'Avicenne ou d'Averroès, les latins n'y seraient jamais parvenus. C'est qu'il ne suffit pas de savoir du grec pour comprendre Aristote ou Platon — c'est là une erreur fréquente chez les philologues classiques — il faut encore savoir de la philosophie. Or les latins n'en ont jamais su grand'chose. L'antiquité latine païenne a ignoré la philosophie

Il est curieux de constater — et j'insiste là-dessus, parce que cela me paraît être d'une importance capitale et que, bien que connu, cela n'est pas toujours remarqué — il est curieux de constater l'indifférence

presque totale du Romain pour la science et la philosophie. Le Romain s'intéresse aux choses pratiques : l'agriculture, l'architecture, l'art de la guerre, la politique, le droit, la morale. Mais qu'on cherche dans toute la littérature latine classique une œuvre scientifique digne de ce nom, on n'en trouvera pas ; une œuvre philosophique, pas davantage. On trouvera Pline, c'est-à-dire un ensemble d'anecdotes et de racontars de bonne femme ; Sénèque, c'est-à-dire un exposé consciencieux de la morale et de la physique stoïciennes, adaptées — c'est-à-dire simplifiées — à l'usage des Romains ; Cicéron, c'est-à-dire des essais philosophiques d'un homme de lettres dilettante ; ou Macrobe, un manuel d'école primaire.

C'est vraiment étonnant, lorsqu'on y songe, que, ne produisant rien eux-mêmes, les Romains n'aient même pas éprouvé le besoin de se procurer des traductions. En effet, en dehors de deux ou trois dialogues traduits par Cicéron (dont le *Timée*) — traduction dont presque rien n'est parvenu jusqu'à nous — ni Platon, ni Aristote, ni Euclide, ni Archimède n'ont jamais été traduits en latin. Du moins à l'époque classique. Car si l'*Organon* d'Aristote, et les *Ennéades* de Plotin le furent, en fin de compte, ce n'est que très tard, et ce fut l'œuvre de chrétiens (1).

Sans doute peut-on invoquer des circonstances atténuantes, expliquer l'indigence de la littérature scientifique et philosophique romaine par la grande diffusion du grec : tout Romain « bien né » apprenait du grec, allait faire des études en Grèce... On savait du grec, comme jadis, en Europe, on savait du français. N'exa-

---

(1) Les *Ennéades* ont été traduites par Marius Victorinus, au iv<sup>e</sup> siècle ; l'*Organon*, par Boèce, au vi<sup>e</sup>. La traduction de Plotin est perdue ; quant à celle d'Aristote, elle l'est également, en grande partie : les *Catégories* et les *Topiques* seuls ont été connus du haut Moyen Age.

gérons pas, cependant, le degré de cette diffusion. L'aristocratie romaine elle-même n'était pas entièrement « grecisée », ou du moins, en dehors de cercles fort étroits, ne lisait ni Platon, ni Aristote, ni même les manuels stoïciens : c'est pour elle, en effet, qu'écrivaient Cicéron et Sénèque.

Or ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans le monde arabe. C'est avec une ardeur surprenante, la conquête politique à peine achevée, que le monde arabe-islamique se lance à la conquête de la civilisation, de la science, de la philosophie grecques. Toutes les œuvres scientifiques, toutes les œuvres philosophiques seront, soit traduites, soit — c'est le cas pour Platon — exposées et paraphrasées.

Le monde arabe se sent, *et se dit*, héritier et continuateur du monde hellénistique. En quoi il a bien raison. Car la brillante et riche civilisation du Moyen Age arabe — qui n'est pas un moyen âge mais plutôt une Renaissance — est, en toute vérité, continuatrice et héritière de la civilisation hellénistique (1). Et c'est pour cela qu'elle a pu jouer, vis-à-vis de la barbarie latine, le rôle éminent d'éducatrice qui a été le sien.

Sans doute, cette floraison de la civilisation arabe-islamique a été de très courte durée. Le monde arabe, après avoir transmis à l'Occident latin l'héritage classique qu'il avait recueilli, l'a lui-même perdu et même répudié.

Mais pour expliquer ce fait, on n'a pas besoin d'invoquer, ainsi que le font, bien souvent, les auteurs allemands — et même français — une répugnance congénitale de l'Arabe pour la philosophie ; une opposition irréductible entre l'esprit grec et l'esprit sémitique ; une impénétrabilité spirituelle de l'Orient pour l'Occident — on dit beaucoup de sottises sur le thème Orient-

---

(1) Cf. R. MEZ, *Renaissance im Islam*, Bâle, 1914.

Occident... On peut expliquer les choses beaucoup plus simplement, par l'influence d'une réaction violente de l'orthodoxie islamique qui, non sans raison, reprochait à la philosophie son attitude anti-religieuse, et surtout par l'effet dévastateur des vagues d'invasions barbares, turques, mongoles (berbères en Espagne) qui ont ruiné la civilisation arabe et ont transformé l'Islam en une religion fanatique, farouchement hostile à la philosophie.

Il est probable que, sans cette dernière « influence », la philosophie arabe aurait poursuivi un développement analogue à celui de la scolastique latine ; que les penseurs arabes auraient su trouver des réponses aux critiques de Ghazali, auraient su « islamiser » Aristote... Ils n'en ont pas eu le temps. Les sabres turcs et berbères ont brutalement arrêté le mouvement et ce fut à l'Occident latin qu'échut la tâche de recueillir l'héritage arabe, concurremment avec l'héritage grec que les Arabes lui avaient transmis.

Je viens d'insister sur l'importance et le rôle de l'héritage antique. C'est que la philosophie, du moins notre philosophie, se rattache tout entière à la philosophie grecque, suit les lignes tracées par la philosophie grecque, réalise des attitudes prévues par celles-ci.

Ses problèmes, ce sont toujours les problèmes du savoir et de l'être posés par les Grecs. C'est toujours l'injonction delphique à Socrate : *Γνῶθι σεαυτόν*, « connais-toi toi-même ». Il s'agit toujours de répondre aux questions : que suis-je ? et où suis-je ? c'est-à-dire qu'est-ce qu'être et qu'est-ce que le monde ? et enfin, qu'est-ce que j'y fais, et que dois-je y faire, moi, dans ce monde ?

Et selon qu'on donne à ces questions l'une ou l'autre réponse, selon qu'on adopte l'une ou l'autre attitude, on est platonicien, ou aristotélicien, ou encore, plotinien. A moins toutefois qu'on ne soit stoïcien, ou sceptique.

Dans la philosophie du moyen âge — puisqu'elle est

philosophie — nous retrouvons facilement les attitudes typiques que je viens de mentionner. Et pourtant, généralement parlant, la situation de la philosophie médiévale — et celle, bien entendu, du philosophe — sont assez différentes de celle de la philosophie antique.

La philosophie médiévale — qu'il s'agisse de philosophie chrétienne, juive ou islamique — se place, en effet, à l'intérieur d'une religion révélée. Le philosophe, à une exception près, celle notamment de l'Averroïste, est *croyant*. Aussi certaines questions sont-elles pour lui résolues d'avance. Ainsi, comme le dit très pertinemment M. Gilson (1), le philosophe antique peut se demander s'il y a *des* Dieux et *combien* il y en a. Au Moyen Age — et grâce au Moyen Age, il en est de même dans les temps modernes, — on ne peut plus se poser de questions pareilles. On peut, sans doute, se demander si Dieu existe ; plus exactement, on peut se demander comment on peut en démontrer l'existence. Mais la pluralité des Dieux n'a plus aucun sens ; tout le monde sait que Dieu — qu'il existe ou non — ne peut être qu'unique. En outre, tandis que Platon ou Aristote se forment librement leur conception de Dieu, le philosophe médiéval sait, généralement parlant, que son Dieu est un Dieu *créateur*, conception très difficile, ou peut-être même impossible, à saisir pour la philosophie (2).

Il sait encore, sur Dieu, sur lui-même, sur le monde, sur son destin, beaucoup d'autres choses que lui enseigne la religion. Il sait, du moins, qu'elle les enseigne. En face de cet enseignement il lui faut prendre parti. Il lui faut, en outre, en face de la religion, justifier son activité *philosophique* ; et, d'un autre côté, il lui faut en

---

(1) Cf. E. GILSON, *Esprit de la philosophie médiévale*, 2 vol., Paris, 1932.

(2) Aussi est-elle niée par ceux des philosophes médiévaux qui ont le plus fidèlement maintenu l'exigence de la philosophie à la suprématie et à l'autocratie, c'est-à-dire par les Averroïstes.

face de la philosophie, justifier l'existence de la religion (1).

Cela crée, évidemment, une situation extrêmement tendue et compliquée. Fort heureusement d'ailleurs, car c'est cette tension et cette complication dans les rapports entre la philosophie et la religion, la raison et la foi, qui ont nourri le développement philosophique de l'Occident.

Et pourtant... malgré cette situation toute nouvelle, dès qu'un philosophe — qu'il soit juif, musulman ou chrétien — aborde le problème central de la métaphysique, celui de l'Être et de l'essence de l'Être, il retrouve dans son Dieu Créateur le Dieu-Bien de Platon, le Dieu-Pensée d'Aristote, le Dieu-Un de Plotin.

La philosophie médiévale nous est, le plus souvent, présentée comme dominée entièrement par l'autorité d'Aristote. C'est vrai sans doute, mais pour une période déterminée seulement (2). Et pour celle-ci, la raison en est assez facile à comprendre.

D'abord Aristote fut le seul philosophe grec dont l'œuvre tout entière — du moins toute celle qui était connue dans l'antiquité — ait été traduite en arabe et plus tard en latin. Celle de Platon n'eut pas cet honneur et fut donc moins bien connue.

Ceci non plus n'est pas un effet du hasard. L'œuvre d'Aristote forme une véritable encyclopédie du savoir humain. En dehors de la médecine et des mathématiques, on y trouve tout : logique — ce qui est d'une importance capitale —, physique, astronomie, métaphysique, sciences naturelles, psychologie, éthique, politique... Il n'est pas étonnant que pour le haut Moyen Age, ébloui et écrasé par cette masse de savoir, subjugué par cette intelligence

---

(1) Cf. LEO STRAUSS, *Philosophie und Gesetz*, Berlin, 1935.

(2) *Grosso modo*, à partir de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.



vraiment hors ligne, Aristote soit devenu le représentant de la vérité, le sommet et la perfection de la nature humaine, le prince *di color' che sanno*, comme dira Dante. Le prince de ceux qui savent. Et surtout de ceux qui enseignent.

Car Aristote, en plus, est une aubaine pour le professeur. Aristote enseigne et s'enseigne ; se discute et se commente.

Aussi n'est-il pas étonnant que, une fois introduit dans l'école, il y prit immédiatement racine (d'ailleurs, en tant qu'auteur de la logique, il y était déjà, depuis toujours), et qu'aucune force humaine n'ait pu l'en chasser. Les interdictions, les condamnations restèrent lettre morte. On ne pouvait enlever Aristote aux professeurs sans leur donner quelque chose à la place. Or jusqu'à Descartes, on n'avait rien, absolument rien, à leur donner.

Platon, en revanche, s'enseigne mal. La forme dialoguée n'est pas une forme scolaire. Sa pensée est sinueuse, difficile à saisir, et souvent *présuppose* un savoir scientifique considérable et donc assez peu répandu. C'est pourquoi, sans doute, dès la fin de l'antiquité classique, Platon n'est plus étudié en dehors de l'Académie. Où, d'ailleurs, il est moins étudié qu'interprété. C'est-à-dire transformé.

Partout ailleurs, c'est le manuel qui remplace le texte, le manuel — comme nos manuels à nous — assez éclectique, syncrétiste, inspiré surtout par le Stoïcisme et le Néoplatonisme. C'est pourquoi, dans la tradition historique, Platon apparaît en quelque sorte néo-platonisé. Pas seulement chez les Arabes qui bien souvent le confondent avec Plotin, mais aussi chez les latins et même chez les Grecs byzantins qui le voient à travers les commentaires, ou les manuels néo-platoniciens. Il en est, d'ailleurs, de même en ce qui concerne Aristote.

Et pourtant, à travers les écrits néo-platoniciens, à travers Cicéron, Boèce, Ibn Gabirol (Avencebrol) et surtout et avant tout à travers l'œuvre grandiose et

magnifique de saint Augustin, certains thèmes, certaines doctrines, certaines attitudes subsistent qui, sans doute transposées et transformées par le cadre religieux dans lequel ils s'insèrent, persistent et nous permettent de parler d'un platonisme médiéval. Et même d'affirmer que ce platonisme, qui a inspiré la pensée médiévale latine aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, n'a pas disparu avec l'arrivée triomphale d'Aristote dans les Écoles (1). En fait, le plus grand des aristotéliens chrétiens, saint Thomas, et le plus grand des platoniciens, saint Bonaventure, sont exactement contemporains.

Je viens de dire que le Moyen Age connaissait Platon surtout de seconde main. Surtout... mais pas uniquement. Car, si le *Ménon* et le *Phédon*, traduits au cours du XII<sup>e</sup> siècle, restèrent à peu près inconnus, en revanche le *Timée*, traduit et muni d'un long commentaire par Chalcidius (au IV<sup>e</sup> siècle), est dans toutes les mains.

Le *Timée* c'est l'histoire — ou, si l'on préfère, le mythe — de la création du Monde. Platon y raconte comment le Demiurge ou le Dieu suprême, après avoir formé dans un cratère un mélange du *Même* et de l'*Autre* — ce qui veut dire, en l'occurrence, du permanent et du changeant — en forme l'Ame du Monde, perdurante et mobile à la fois, les deux cercles du *Même* et de l'*Autre*, (c'est-à-dire, les cercles du Zodiaque et de l'Écliptique) qui, par leurs révolutions circulaires, déterminent les mouvements du monde sublunaire. Les Dieux inférieurs, les Dieux astraux, les âmes sont formés avec ce qui reste. Ensuite en découpant dans l'espace des petits triangles, Dieu en forme des corps élémentaires, et de ces éléments, les corps réels, les plantes, les animaux, l'homme, étant dans son travail aidé par l'action des Dieux inférieurs.

---

(1) Le contenu platonisant des doctrines se dissimule parfois — pour nous — sous le vêtement d'une terminologie aristotélisante.

Curieux mélange de cosmogonie mythique et de mécanique céleste, de théologie et de physique mathématique... L'ouvrage eut une vogue considérable; les bibliothèques européennes sont pleines de manuscrits et de commentaires inédits du *Timée* (1). Il inspira l'enseignement de l'École de Chartres; des poèmes; les encyclopédies médiévales; des œuvres d'art. Sans doute la notion de Dieux inférieurs était-elle choquante; mais il suffisait de les remplacer par des anges, pour rendre le *Timée* acceptable.

En Orient, la vogue du *Timée* fut aussi grande qu'elle le fut en Occident. Il inspira notamment, ainsi que l'a récemment montré M. Kraus (2), une bonne partie de l'alchimie arabe. Ainsi, par exemple, la doctrine de la transformation des métaux de Jâbir — que nous appelons Geber — est fondée tout entière sur l'atomisme mathématique du *Timée*. Les alchimistes s'évertuent à calculer les poids spécifiques des métaux, en se basant sur des considérations visiblement inspirées par l'œuvre de Platon. Avec peu de succès assurément. Mais ce n'était pas de leur faute. L'idée était bonne. Nous nous en apercevons aujourd'hui.

Le *Timée* ne contient sans doute pas tout le platonisme. Il présente cependant certaines de ses doctrines fondamentales; celle des Idées-Formes notamment, ainsi que la notion de la séparation du monde sensible et du monde intelligible: en effet, c'est en s'inspirant des modèles éternels que le Demiurge construit notre monde. En même temps, le *Timée* offre un essai de solution — par l'action divine — du problème des rapports entre les idées et le réel sensible. Il est compréhensible que les philosophes médiévaux y virent une doctrine fort acceptable

---

(1) Cf. R. KLIBANSKY, *The Continuity of the Platonic tradition*, London, 1939.

(2) Cf. Paul KRAUS, *Jâbir et les origines de l'alchimie arabe*, Le Caire (*Mémoires de l'Institut d'Égypte*), 1942.

et bien compatible avec la notion du Dieu-créeur. On peut même dire, inversement, que la notion du Dieu-créeur s'enrichit et se précise, grâce au *Timée*, par celle d'un plan idéal préconçu par lui de toute éternité.

Le monde arabe — sans le connaître très bien — a, tout de même, connu Platon beaucoup mieux que ne purent le connaître les latins. Il connaissait en particulier sa doctrine politique. Aussi comme l'a bien montré M. Strauss (1), dès Farabi, le plus mal connu, mais peut-être le plus grand philosophe de l'Islam, la doctrine politique de Platon prend place dans la pensée arabe.

La doctrine politique de Platon culmine, on le sait bien, dans la double idée de la Cité idéale et du Chef idéal de la Cité, le roi-philosophe qui contemple l'idée du Bien, les essences éternelles du monde intelligible, et fait régner la loi du Bien dans la Cité. Dans la transposition farabienne, la Cité idéale devient la Cité de l'Islam ; la place du roi-philosophe est prise par le prophète. C'est déjà assez clair chez Farabi. C'est, si possible, encore plus clair chez Avicenne qui décrit le prophète — ou l'Imam — comme le roi-philosophe, le *Politique* de Platon. Rien n'y manque — même pas le mythe de la caverne où retourne le voyant. Le prophète, le roi-philosophe — et c'est là sa supériorité sur le philosophe tout court — est le philosophe, homme d'action, qui sait — ce dont n'est pas capable le philosophe — traduire l'intuition intellectuelle en termes d'imagination et de mythe, en termes accessibles au commun des mortels. Le prophète — le roi-philosophe — est donc le législateur de la Cité ; le philosophe, lui, ne sait qu'interpréter la loi du prophète et en découvrir le sens philosophique ; c'est cela qui explique en dernière analyse la concordance de la pensée philosophique et de la loi... bien comprise.

Curieuse utilisation de la doctrine de Platon en faveur

---

(1) *Op. cit.*

de l'autocratie du Commandeur des croyants. Mais, chose plus curieuse encore, l'utilisation théologocopolitique du platonisme ne s'arrête pas là : la prophétologie d'Avicenne va, à son tour, être utilisée pour étayer les prétentions de la papauté à la théocratie universelle ; et le moine franciscain Roger Bacon va froidement copier Avicenne en appliquant, tout tranquillement, au Pape ce que celui-ci nous dit de l'Imam. Ceci, cependant, reste un cas isolé et — à côté du droit romain et de Cicéron — c'est Aristote qui fit l'éducation politique de l'Europe.

L'utilisation de la *République* de Platon par les penseurs politiques de l'Islam et celle de la *Politique* d'Aristote par ceux de l'Europe est un fait extrêmement curieux, et plein de conséquences importantes ; l'examiner nous entraînerait trop loin (1). Aussi n'est-ce pas comme doctrines politiques que je me suis proposé d'envisager ici l'Aristotélisme et le Platonisme, mais comme doctrines, ou attitudes, métaphysiques et morales.

L'attraction exercée par le Platonisme — ou le néo-platonisme — sur une pensée religieuse va, pour ainsi dire, de soi. Comment, en effet, ne pas reconnaître l'inspiration profondément religieuse de Platon ? ne pas voir dans son Dieu qui *nec fallit nec fallitur*, son Dieu qui est soit le Bien transcendant lui-même, soit le Demiurge qui forme l'Univers pour le bien et qui, à vrai dire, ne crée que le bien, comment ne pas y voir quelque chose d'analogue au Dieu des religions de la Bible ? Le thème de l'âme naturellement chrétienne — ou islamique — thème constant chez les penseurs du Moyen Age, peut-il trouver une preuve plus belle que l'exemple de Platon ?

Et quant à Plotin, comment une âme mystique pourrait-elle ne pas chercher à identifier le Dieu transcendant de la religion avec l'Un, transcendant à l'Être et à la Pensée, du dernier des grands philosophes grecs ? Aussi

---

(1) Cf. G. de LAGARDE, *La naissance de l'esprit laïque au déclin du Moyen Age*, 2 vol., Saint-Paul-Trois-Châteaux, 1934.

tous les mysticismes, dès qu'ils deviennent spéculatifs, dès qu'ils veulent se penser et non seulement se vivre, se tournent naturellement, et même inévitablement, vers Plotin.

C'est par la lecture de livres platoniciens que saint Augustin fut amené à Dieu. C'est dans ces livres, ainsi qu'il nous le raconte lui-même dans des pages inoubliables, que son âme tourmentée et inquiète, bouleversée par le spectacle du mal régnant dans le monde au point d'admettre l'existence d'un Dieu du Mal, d'un Dieu méchant à côté d'un Dieu bon, avait appris qu'il n'y a qu'un seul Dieu. C'est les platoniciens qui avaient enseigné à saint Augustin que Dieu est le Bien créateur lui-même, source inépuisable de perfection et de beauté. Le Dieu des platoniciens — le même, selon saint Augustin, que celui de la religion chrétienne — c'est là le bien que, sans le savoir, a toujours cherché son cœur angoissé : le bien de l'âme, le seul bien éternel et immuable, le seul qui vaille la peine d'être poursuivi...

« Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel », répète saint Augustin et l'écho de ses paroles ne sera jamais oublié en Occident. Quinze siècles plus tard, un autre penseur, violemment anti-biblique celui-ci, Spinoza, nous parlera encore de Dieu, seul bien dont la possession remplit l'âme d'un bonheur éternel et immuable.

L'âme — voilà le grand mot des platoniciens, et toute philosophie platonicienne est toujours, finalement, centrée sur l'âme. Inversement, toute philosophie centrée sur l'âme est toujours une philosophie platonicienne.

Le platonicien médiéval est, en quelque sorte, ébloui par son âme, par le fait d'en avoir une ou plus exactement, par le fait d'être une âme. Et lorsque, suivant le précepte socratique, le platonicien médiéval cherche la connaissance de soi, c'est la connaissance de son âme qu'il cherche, et c'est dans la connaissance de son âme qu'il trouve sa félicité.

L'âme, pour le platonicien médiéval, est quelque chose

de tellement plus haut, de tellement plus parfait que le reste du monde, qu'à vrai dire, avec ce reste, elle n'a plus de mesure commune. Aussi n'est-ce pas vers le monde et son étude, c'est vers l'âme que doit se tourner le philosophe. Car c'est là, dans l'intérieur de l'âme, qu'habite la vérité.

Rentre dans ton âme, dans ton for intérieur, nous enjoint saint Augustin. Et ce sont à peu près les mêmes termes que nous trouvons, au xi<sup>e</sup> siècle, sous la plume de saint Anselme, comme encore, deux siècles plus tard, sous celle de saint Bonaventure.

La vérité habite à l'intérieur de l'âme — on reconnaît l'enseignement de Platon ; mais la vérité pour le platonicien médiéval c'est Dieu même, vérité éternelle et source de toute vérité, soleil et lumière du monde intelligible : encore un texte, encore une image platonicienne qui revient constamment dans la philosophie médiévale et qui permet, à coup sûr, de déceler l'esprit et l'inspiration de Platon.

La vérité est Dieu ; c'est donc Dieu lui-même qui habite notre âme, plus proche de l'âme que nous n'en sommes nous-mêmes. Aussi comprend-on le désir du platonicien médiéval de connaître son âme, car connaître son âme dans le sens plein et entier du terme, c'est déjà presque connaître Dieu. *Deum et animam scire cupio*, soupire saint Augustin, Dieu et l'âme, car on ne peut connaître l'un sans connaître l'autre ; *noverim me, noverim te, . . .* car — et c'est là une notion d'une importance capitale, décisive — pour le platonicien médiéval, *inter Deum et animam nulla est interposita natura* ; l'âme humaine est donc, littéralement, une image, une similitude de Dieu. C'est pour cela, justement, qu'elle ne peut se connaître entièrement (1).

---

(1) L'âme se connaît directement et immédiatement ; elle saisit son être, mais non son essence. L'âme ne possède pas l'idée d'elle-même, car son idée, c'est Dieu, nous expliquera Malebranche.

On comprend bien qu'une telle âme ne soit pas, à proprement parler, *unie* au corps. Elle ne forme pas avec lui une unité indissoluble et essentielle. Sans doute est-elle dans le corps. Mais elle y est « comme le pilote est dans le navire » : il le commande et le guide mais dans son être il ne dépend pas de lui.

Il en est de même en ce qui concerne l'homme. Car l'homme, pour le platonicien médiéval, n'est rien autre qu'une *anima immortalis mortali utens corpore*, une âme affublée d'un corps. Elle en use, mais, en elle-même, elle en est indépendante et plutôt gênée et entravée qu'aidée par lui dans son action. En effet, l'activité propre de l'homme, la pensée, la volonté, c'est l'âme seule qui en est douée. A tel point que, pour le platonicien, il ne faudrait pas dire : *l'homme* pense, mais *l'âme* pense et perçoit la vérité. Or pour cela, le corps ne lui sert à rien. Bien au contraire, il s'interpose comme un écran entre elle et la vérité (1).

L'âme n'a pas besoin du corps pour connaître et se connaître elle-même. C'est immédiatement et directement qu'elle se saisit. Sans doute ne se connaît-elle pas pleinement et entièrement dans son essence. Néanmoins son existence, son être propre, est-il ce qu'il y a pour elle de plus sûr et de plus certain au monde. C'est là quelque chose qui ne peut être mis en doute. La certitude de l'âme pour elle-même, la connaissance directe de l'âme par elle-même — ce sont là des traits fort importants. Et bien platoniciens. Aussi, si nous nous trouvions jamais en face d'un philosophe qui nous explique qu'un homme, dépourvu et privé de toutes sensations externes et internes se connaîtra quand même dans son être, dans son

---

(1) Aussi l'âme désincarnée retrouve-t-elle la plénitude de ses facultés. En forçant un peu les termes on pourrait dire que l'âme est enfermée dans son corps comme dans une prison. En elle-même elle est presque un ange.



existence, n'hésitons pas : même s'il nous dit le contraire, ce philosophe-là est un platonicien (1).

Mais ce n'est pas tout. L'âme pour le platonicien ne se borne pas à se connaître elle-même. Car, en se connaissant elle-même, si peu que ce soit, elle connaît aussi Dieu, puisqu'elle est son image, si imparfaite et si lointaine soit-elle, et dans la lumière divine qui l'inonde, elle connaît tout le reste. Du moins, tout ce qui peut être connu par elle et qui vaut la peine d'être connu.

La lumière divine qui illumine tout homme venant au monde, lumière de vérité qui émane du Dieu-vérité, soleil intelligible du monde des idées, imprime à l'âme le reflet des idées éternelles, idées de Platon devenues des idées de Dieu, idées selon lesquelles Dieu a créé le monde ; idées qui sont les archétypes, les modèles, les exemplaires éternels des choses changeantes et fugitives d'ici-bas.

Aussi n'est-ce pas en étudiant ces choses-là — les objets du monde sensible — que l'âme connaîtra la vérité. La vérité des choses sensibles n'est pas en elle : elle est dans leur conformité aux essences éternelles, aux idées éternelles de Dieu. C'est celles-ci qui sont l'objet véritable du savoir vrai : ces idées, c'est l'idée de la perfection, l'idée du nombre ; c'est vers elles que doit se porter la pensée en se détournant du monde donné à nos sens (le platonicien est toujours porté vers les mathématiques, et la connaissance mathématique est toujours pour lui le type même du savoir). A moins qu'elle ne perçoive dans la beauté de ce monde sensible la trace, le vestige, le symbole de la beauté surnaturelle de Dieu.

Or, si c'est autour de l'âme, image divine, que s'organise la conception épistémologique et métaphysique du platonicien médiéval, cette conception se fera valoir dans toutes les démarches de la pensée. Aussi les preuves de

---

(1) On a, sans doute, reconnu Avicenne.

l'existence de Dieu, problème central de la métaphysique médiévale, ont-elles dans cette pensée une tournure extrêmement caractéristique.

Le philosophe utilisera sans doute la preuve qui affirme l'existence du Créateur en partant de celle de la créature ; ou celle qui, de l'ordre, de la finalité régnant dans le monde conclut à l'existence d'un ordonnateur suprême. En d'autres termes, les preuves qui se basent sur les principes de causalité et de finalité.

*(à suivre.)*

Alexandre KOYRÉ.

## DERNIÈRES IDÉES DE JEAN GIRAUDOUX.

Jusqu'à la dernière minute de sa vie si insouciant en apparence, Jean Giraudoux mena toujours plusieurs affaires de front sans jamais rien révéler de ses méthodes ni de ses projets, mais avec une facilité et une exactitude qui ne tardèrent pas à transpirer, qui devinrent même proverbiales. Plusieurs se sont demandé pourquoi, dans le vaste chantier souterrain où la France travaillait à ressurgir, un homme tel que lui ne mettait pas la main à la pâte. C'est qu'en réalité il avait fait choix, dans la Résistance, d'une zone à part, d'une zone à lui, et qu'il s'était mis, comme on dit, à son compte, ce qui était bien dans sa manière. Il ne se proposait que d'offrir noir sur blanc, le moment venu, à la patrie retrouvée, une contribution qu'il croyait indispensable, et de se retirer ensuite le plus loin possible des récompenses ou des intrigues. Cette attitude fut, si l'on veut, un schisme, mais l'auteur des *Aventures de Jérôme Bardini* et d'*Ondine* ne se sentait à l'aise, pour créer utilement, que dans les marges, les interférences.

L'idée de servir selon ses goûts et ses moyens, l'idée surtout de viser haut, lui étaient venues pendant les répétitions de *Sodome et Gomorrhe* et en même temps qu'il achevait *La Folle de Chaillot* dont Louis Jouvet nous fera la surprise en automne. Et c'est dans une chambre d'hôtel de la rue Cambon, dès le début de l'année 1943, qu'il accepta tous les risques de la campagne clandestine

contre l'envahisseur, qu'il s'exposa journallement à être abattu en plein travail. Cette petite pièce d'étudiant aisé, mais économe, avec son lavabo derrière un paravent, son armoire à glace, ses valises ouvertes, quelques livres par-ci, par-là, des épreuves à corriger, de hautes piles de lettres auxquelles il n'était jamais répondu, un paquet de linge propre sur la table, le chien Puck dans un coin, tel un presse-papier, — cette petite pièce où, respectant ingénûment les règles, Giraudoux nous recevait l'un après l'autre et souvent à plusieurs jours d'intervalle, devint rapidement le centre d'une organisation qu'il avait conçue dans son ensemble, une manière de tribunal, une bibliothèque de pièces à conviction que l'occupant devait bientôt découvrir. C'était l'époque d'une recrudescence d'échos et d'entrefilets hargneux dans une presse acharnée contre lui et ses amis. Depuis plus d'une année, j'allais le voir régulièrement, à mon tour, dans ce bastion réduit dont les flancs n'étaient point défendus, et je le trouvais au lit, vêtu d'un chandail beige au col roulé, les genoux relevés, écrivant sur une planche, car il tenait à certaines positions. « Il faut, disait-il, amplifier ce travail, l'étendre, y amener tous ceux qui peuvent nous aider, et ils sont nombreux. Il faut que nous soyons connus, sans aller toutefois jusqu'à la plaque de marbre en pleine rue et au numéro de téléphone dans l'annuaire. Le moment est venu où nous pouvons ne pas être indignes de l'histoire. Car nous sommes l'histoire. »

\*  
\* \*

Nous étions un certain nombre à recueillir pour lui des documents, à établir des statistiques et rédiger des rapports pour les *Dossiers* qu'il préparait. Avec les matériaux que nous lui fournissions et les renseignements qu'il se procurait lui-même, il composait trois ouvrages : un réquisitoire contre l'Allemagne, un essai : *Sans Pouvoirs*, dont on connaît aujourd'hui certains fragments qui

ont pu être sauvés, et un manuel de propagande pratique, ou, comme il disait en souriant, une sorte de nouveau *Discours de la Méthode*, ou encore un *état des lieux*, de la taille des aides-mémoire pour baccalauréat, et destiné à être au besoin glissé dans la poche des représentants de la France aux conférences internationales. Ce petit volume était, dans son esprit, divisé en deux parties, la première comportant un choix d'aperçus simples et détaillés, avec dates, faits et chiffres, sur toutes questions qui pouvaient amener nos plénipotentiaires à prendre la parole au-delà des frontières ; la seconde consacrée aux différents thèmes que les avocats de la France dévastée, mais inchangée, avaient intérêt à développer à l'étranger, afin, précisait-il, que soient désormais connus, et peut-être pour la première fois, les véritables points de vue français, non plus improvisés à la dernière minute et fleurant la propagande contre laquelle nous avons lutté, mais préparés d'avance avec soin, dépouillés de toute rhétorique, fidèles à la réalité française et solidement appuyés sur des références et des arguments.

Ce qu'il y avait encore dans ces dossiers, outre un tableau synoptique des crimes allemands contre le monde civilisé dont la France était le porche majestueux, un procès-verbal rigoureux, un rapport poussé jusqu'aux imperceptibles détails, rédigé à la manière d'un code, et que les forces vengeresses aussi bien que les nations pacifiques eussent pu consulter de jour et de nuit, qui eût été mis en circulation dans le monde entier comme un Bottin des pillages allemands, de la préméditation allemande, des buts allemands, le dictionnaire de leurs destructions et assassinats avec preuves et témoignages classés ; — ce qu'il y avait encore dans ces dossiers auxquels il avait accordé deux années d'études serrées et de confrontations, c'était de merveilleux conseils de prudence et de sagesse à la France, que nous suivions alors pas à pas, petits drapeaux en main, sur le chemin de sa libération. C'était un bréviaire, un manuel d'erreurs à

ne plus commettre, de faiblesses à ne plus montrer et de légèretés à proscrire, si nous ne voulions plus jamais revoir ce que nous avons vu en 1940.

Je l'entends encore nous donner des directives et trouver chaque fois un nouveau coin par où soulever le voile. « Il faut changer, disait-il, changer de route et de méthode. Changer de lunettes, d'habitudes et de points de mire. N'oublions pas que la plupart d'entre nous, qui avaient été contre les trois ans de service militaire, ont fait allègrement quatre ans de maquis. Les programmes? Nous n'en manquons point, mais il faut exiger que soient adoptés les plus simples : moins d'impôts et plus d'enfants ; rôle prépondérant des instituteurs qui doivent enseigner à la jeunesse que l'on aime son pays comme on aime sa maison, ses jouets, son potager ; recherche progressive et patiente du prestige ; jamais de mensonges, ni entre nous ni à l'égard des autres. »

\*  
\* \*

Enfin il nous exhortait à faire connaître au monde, et même à nos compatriotes qui l'ignorent, ce qu'il appelait les *secrets de la France*, et dont quelques-uns sont restés dans ma mémoire. « A partir de ses frontières qui s'apparentent à des natures en opposition, la France, de nuance en nuance, dégage un style, une conduite bien à elle. Paris est le fond du creuset. Autour, le déploiement du pays supporte une végétation variée à l'extrême, des architectures qui naissent des matériaux les plus divers ; la lave, le grès, le marbre, la brique. Des coutumes aussi nuancées que les climats assurent à l'habitant une grande souplesse d'adaptation. De là vient une des qualités essentielles de la France : *la variété*, forme naturelle de la liberté et comme une suprême possibilité de choix... L'honnête homme, qui reflète à travers les siècles le type évolué du Français, offre autant de ressources et d'équilibre que le sol. Les richesses des trois

règnes sont en parfaite harmonie ; les montagnes des Baux sont aussi surprenantes que celles d'Espagne, mais leur rougeur contient de l'alumine dont nous sommes aussi riches que de la minette du bassin de Briey... En France, tout est secrété à nouveau, les styles viennent des quatre coins du monde, les techniques sont toutes revues, simplifiées, rompues à de nouveaux destins par l'anti-académisme de nos savants : Pasteur, Curie, Lumière, Henri Poincaré, de Broglie. Enfin, les machines elles-mêmes sont humanisées par nos ingénieurs et nos ouvriers. Une solide, ancienne et merveilleuse vertu artisanale limite les excès du machinisme aux possibilités et aux formes que crée la main. Elle doit, cette machine française, produire aussi dans le sens de la qualité, et si la mode, chez nous, est toujours vive, renaissante, heureuse, c'est que la beauté, justement, ne se risque jamais sans consulter l'esprit... Sachez bien que le monde estime au plus haut degré tout ce que nous avons su conserver d'intuitif, de spontané, en nous appuyant sur des fondations profondes et inébranlables : l'esprit de Pascal rejoignant celui de Bergson... En notre peinture, le signe même de notre sensibilité, la plus claire du monde, la plus conforme au destin des hommes!... N'oublions pas non plus les découvertes grandes ou petites, les fournitures, le soin que nous apportons au confort et à la vie de nos semblables : la prospection électrique du pétrole universellement appliquée selon les méthodes inventées par les frères Schlumberger ; la Sulfamide des docteurs Fourneau et Tréfouël de l'Institut Pasteur ; la radio-activité artificielle de Frédéric Joliot-Curie ; la découverte de l'héparine à la Fondation Rotschild ; l'industrie des gaz rares ; la production du matériel cinématographique professionnel ; les recherches de biologie mathématique de Daniel Dugué ; la fabrication des instruments de musique à anches, des papiers à la cuve, des dentelles de Calais, l'exportation des écorchés pour les Facultés de médecine, les papiers peints, les

pipes de Saint-Claude, les cartes géographiques, les truffes, les essences de fleurs, le Roquefort!...»

L'énumération de ces activités semblait être, sur le moment, ce que l'on a appelé du « Giraudoux » ; mais il s'agit bien de possibilités et de génie français, de ce qui doit être connu, de ce qui doit être sauvé, et continué.

André BEUCLER.



# TRAGÉDIE ET TRAGÉDIENS.

La grande artiste qui vient de disparaître, à soixante-dix-huit ans, M<sup>me</sup> Segond-Weber, fut la dernière étoile d'une constellation de tragédiens, d'une pléiade, au sens précis du mot, dont s'enchantèrent les Français, à la fin du xix<sup>e</sup> siècle et au début du xx<sup>e</sup>. Une à une, les sept étoiles, quatre hommes et trois femmes, se sont éteintes : Mounet-Sully et son frère Paul, Silvain, Albert Lambert fils, — Sarah Bernhardt, Julia Bartet et M<sup>me</sup> Segond-Weber.

Naturellement, tant qu'ils ont joué, les vieillards se plaisaient à les écraser des souvenirs de leurs aînés. Très différente de Rachel, je crois que Sarah l'égalait. Son erreur fut de se montrer trop longtemps, même unijambiste, et quand se fut rayé le bel or de sa voix. Sur les autres, pas de doute : en comparaison de Mounet, les talents bourgeois des Beauvallet, des Lafont, des Maubant n'existaient guère. La grâce poétique de Bartet, la sombre flamme de Segond-Weber avaient eu des égales, peut-être. Mais, après Lecouvreur et Clairon au xviii<sup>e</sup> siècle, il n'y eut, au xix<sup>e</sup> avec Rachel, que Dorval pour atteindre aux cimes. Et Dorval n'était pas tragédienne ; elle n'a servi que le théâtre romantique. Quant à Mounet-Sully, ma conviction est absolue. Avec ses excès, avec ses égarements, à cause d'eux, et parce qu'il avait plus de génie que de talent, il a été unique, incomparable. A une voix merveilleuse, qui donnait les sons du pédalier à l'orgue,

et les soupirs du violon, il a joint la beauté plastique. Ce fut un musicien, et ce fut un sculpteur. Plût aux dieux qu'on eût fixé dans la cire les stances du *Cid* ou de *Polyeucte*, et les mélodies qu'elles lui inspiraient, les prodiges de diction poétique de la *Soirée perdue* de Musset, et tout le rôle d'Œdipe, dans *Œdipe-Roi*!...

\*  
\* \*

J'ai souvent donné le conseil aux jeunes tragédiens d'étudier, pour y retrouver des reflets de Mounet-Sully, le dernier acte de la partition d'*Œdipe*, de Georges Enesco. Le beau compositeur, le rare virtuose qu'est Enesco, Roumain de naissance, Français de culture, a certainement, dans sa jeunesse, écouté Mounet-Sully dans *Œdipe*. Il l'a écouté comme tous les adolescents artistes ou poètes de sa génération : avec ivresse. Et les récitatifs de son *Œdipe* remuent le cœur, font frissonner les souvenirs de ses contemporains. Ce sont les inflexions, c'est la noblesse inspirée, c'est l'audace vocale de Mounet lui-même...

Ce qu'il fut, pour les hommes qui ont eu vingt ans entre 1890 et 1910, Charles Péguy, notre poète, helléniste, médiéval, paysan de la Loire, profondément sensible à la beauté antique, en rend plusieurs fois témoignage. Il parle de l'entrée de Mounet, entre les colonnes du palais, dans les longs plis du peplos, et des premiers accents de sa voix « rocheuse et beurrée »... Pour ma part, j'ai, dans le musée de ma mémoire, aussi nets que le *Laocoon*, l'*Apollon du Belvédère*, le *Démosthène* ou la *Victoire de Samothrace*, les deux statues assises que composait le merveilleux artiste pendant un des « Stasimons », — ou « stasima » si vous préférez, — d'*Œdipe* : la statue du doute, quand Œdipe espère encore n'être pas le fléau, la pestilence de Thèbes ; et celle de la douleur, quand il se persuade de son malheur. Quelques imperceptibles mouvements du torse et d'une jambe ; un repliement des bras... et les plis du peplos se dé-

faisaient et se reformaient, aussi beaux dans la seconde attitude que dans la première. Plis de Phidias, géométriques et expressifs...

De telles images sont des trésors... Près de Mounet, son frère Paul, poitrine de tonnerre, biceps herculéens. Peu musicien ; mais d'une puissance irrésistible. Il lui manquait le « mystère » ; et le mystère manquait aussi à Silvain. Lui, c'était le pur diseur. Un peignoir éponge, saisi à pleine poignée, lui eût suffi pour s'habiller. Il portait son effort sur la clarté, la précision intelligente du débit. Il lui arrivait de trouver, par éclairs, le rythme tragique, et de s'approcher de Mounet. Dans la plainte de *Philoctète*, par exemple, scandant les strophes des pas de son pied boiteux, il traversait toute la scène, avec un crescendo ménagé à miracle ; il était sublime.

Le quatrième, Albert Lambert fils, je l'avais surtout ajouté pour compléter ma « pléiade ». La voix était belle, mais la diction pâteuse. Il y avait du ronron dans son gosier. Mais c'était une image de jeunesse triomphante. Et peut-être n'y a-t-il jamais eu de plus splendide exemplaire physique d'humanité.

\*  
\* \*

Que dire des femmes ? Sarah, Bartet... On les a chantées en toutes langues. M<sup>me</sup> Segond-Weber, longtemps « barrée » par elles, comme Lambert fils le fut, — toute sa vie, — par Mounet-Sully, eut le temps de s'affirmer, cependant, quand elle joua la Guanhamara des *Burgraves*, l'Agrippine de *Britannicus*, et quelques grands rôles, encore : notamment dans *Rodogune*, de Corneille, où elle tenait magnifiquement le rôle de la vieille Cléopâtre, implacable, autoritaire, empoisonneuse de sa progéniture, se suicidant enfin, par rage d'être démasquée et vaincue. Elle avait une « sortie » de scène, après qu'elle eut bu elle-même la coupe mortelle, — « Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds!... » où ses genoux, déjà paralysés,

se soulevaient pour une piaffe suprême d'orgueil et de défi, qui remplissait d'horreur et d'admiration.

Remarquez que le souvenir de ces grands artistes n'est lié qu'à leurs interprétations des chefs-d'œuvre grecs ou classiques, shakespeariens ou romantiques : *OEdipe*, *Andromaque*, *Phèdre*, *Hamlet*, *Hernani*... Bartet est *Antigone*, *Bérénice* ou *Andromaque*. Entre cent « créations », Sarah n'est que *Phèdre*, *Hermione*, *Dona Sol*, *Hamlet*. Tout ce qu'ont fait les autres pour les Bornier ou les Coppée n'est plus rien...

Or, il s'est trouvé qu'ils ont vécu à une époque bourgeoise, où triomphaient les comédies de Dumas fils, d'Hervieu, de Bataille; les drames de Sardou ou de Richepin; les feux d'artifice de Rostand. Le nombre était petit, des spectateurs initiés à la vraie beauté grecque... Les tragédies, empotées sous la graisse des traditions, se conservaient, mais ne vivaient pas. Et il est arrivé ceci :

Il y eut, après la guerre de 1914, une véritable *renaissance*, dans l'Université, chez les critiques, chez quelques poètes français, de la tragédie. L'embaumée remua dans ses bandelettes. Le rose de la vie monta à son visage... Les professeurs de Sorbonne, au lieu d'éplucher les éditions allemandes, faisaient jouer, en grec, Eschyle et Sophocle à leurs étudiants. Jamais tant de livres, vraiment neufs de pensée, et « découvreurs », vraiment « sourciers », n'avaient été écrits sur les tragiques du siècle de Périclès, ou du siècle de Louis XIV. Le roc tragique, frappé par la baguette magique de Giraudoux, versait, à nouveau, des ruisseaux frais et mobiles, qui reflétaient de nouveaux paysages. Hélas ! Pour célébrer le culte de la tragédie, nous n'avons plus d'OEdipe, presque plus de Phèdre, ni de Camille, ni d'Hermione, ni de Bérénice !... L'Église se rouvrait, les fleurs et l'encens étaient prêts; les fidèles accouraient en foule. Il n'y avait plus de prêtres ni de prêtresses pour les cérémonies.

Aujourd'hui, ils manquent encore... Nous avons, en

tout et pour tout, deux tragédiens de haut mérite : M<sup>me</sup> Bell et M. Yonnel. Que peuvent ces isolés ? On cherche à les entourer, à leur préparer des successeurs. Que c'est difficile !... Les belles voix ont de maigres épaules ; les beaux garçons manquent de feu. La splendeur des « formes » est indispensable à la tragédie. C'est parmi les champions des stades qu'il faudrait recruter des élèves du Conservatoire. Mais quels modèles proposer à ces enfants ? Il y a eu un vide, entre la « pléiade » dont je parlais et le temps présent. Pour eux, se figurer Mounet ou Sarah est impossible. Nous les fatiguons, nous les agaçons sans profit, à leur rappeler ces maîtres dont nous ne pouvons ressusciter ni les gestes ni la parole. Le film et le disque sont venus trop tard. Ceux qui eussent dû former la transition et passer le flambeau ont été médiocres. Ils ont été « poncifs » et « pompiers ». Ils n'ont donné, des merveilleux acteurs qu'ils ont pourtant connus, que des copies ennuyeuses ou caricaturales...

Et puis, sur l'art tragique même, les lois secrètes du genre, nous autres, les commentateurs, nous ne sommes pas d'accord. Quelques-uns veulent rapprocher l'interprétation tragique du naturel. Chasser le « chant », calmer les voix, diminuer l'ampleur et la majesté de la diction. D'autres soutiennent, et j'en suis, que la tragédie est lyrique ; que la beauté musicale, la suggestion sonore doivent primer. Tel est l'avis de Paul Valéry dans son *Art de la diction des Vers*. Mais le poète n'est pas cru... On a bien vu la mésentente, lors de la présentation de *Bajazet* à la Comédie-Française, par le si intelligent, si artiste Jacques Copeau. Il avait visé à la vérité, au naturel, au « parler ». Et certes, on sentait alors ce qu'il y avait de vif, de cruel, de toxique dans l'histoire de la sultane luxurieuse. Mais ce n'était plus une tragédie. C'était une comédie moderne, dont les interprètes s'excusaient de s'exprimer en vers, et trichaient tant qu'ils pouvaient pour ramener leurs personnages et leurs discours à la taille des bonshommes de Dumas fils... Pour *Bajazet*,

il n'y avait que demi-mal. Les personnages étaient presque contemporains de Racine. Les siècles n'avaient pas, autour d'eux, amassé un halo de légende. Pour *OEdipe* ou *Andromaque*, c'eût été affreux...

\*  
\* \*

Cherchez, actuellement, un « maître » pour enseigner à jouer la tragédie. Je ne le vois pas, parmi les acteurs. Les plus habiles cherchent et hésitent. Cependant, nous vivons des temps tragiques ; jamais les âmes n'ont été mieux préparées à redécouvrir, dans les *Perses* ou les *Sept contre Thèbes*, dans *Antigone* ou *Alceste*, des vérités éternelles, les vérités qui éclaireraient leur pensée. Jamais le besoin d'entendre des voix harmonieuses, et le chant de vagues des hexamètres tragiques, ou des strophes bien équilibrées, pour nous reposer des bruits ignobles de la rue, et des vrombissements du ciel, et des glapissements des meetings, n'a été aussi vif... Les chefs-d'œuvre tragiques bouleverseraient les âmes, soyons-en persuadés, bien mieux que sous le règne de Louis-Philippe, du président Grévy, et de M. Fallières. Cependant, c'est alors qu'ont vécu les grands tragédiens. Nous les cherchons, nous. Et nous ne les trouvons pas.

Tels furent, d'ailleurs, les « enfants du siècle », quand se tut la voix de Talma... A quelques rôles près, Talma a joué de fort méchantes tragédies. Mais enfin, c'était Talma. Un sous-Mounet-Sully, selon toute apparence. Il fallut Rachel, pour ranimer la tragédie... Et puis, un silence. Et Sarah et Mounet parurent, enlacés par l'amour et par le génie...

Où sont-ils, les adolescents merveilleux, amoureux de l'amour et de la poésie, que Melpomène attend ? Les concours de tragédie vont s'ouvrir, au Conservatoire... Y sont-ils ? Et saurons-nous les reconnaître ?

Robert KEMP.

# PARIS, AOÛT 1944<sup>(1)</sup>.

*Vendredi 11 août.*

Le communiqué anglais de une heure a, paraît-il, annoncé les Américains à Chartres. Je ne l'ai pas entendu moi-même et la méfiance de tout on-dit est devenue si spontanée que je n'y crois qu'à moitié. Pourtant, cela confirmerait des bruits qui couraient déjà hier soir : l'avance en huit jours, depuis la libération de Rennes a été foudroyante. A la joie générale des Parisiens commence pourtant de se mêler quelque appréhension. Une amie me téléphone que les Allemands installent des canons anti-chars dans la proche banlieue sud où elle habite. Jusqu'alors c'était la certitude — certitude étayée sur quoi? — qu'il n'y aurait pas de résistance de l'ennemi à Paris... S'il y en a? Évidemment, nous pouvons nous attendre à vivre de durs jours!... et pourtant, je n'arrive pas à le craindre sérieusement. Sage fatalisme, manque d'imagination? D'éléments pour imaginer, j'en ai fait provision cependant depuis quatre ans. Il me reste toujours dans les narines cette odeur de cadavres dans Orléans brûlée et en ruines en 40 : premier contact avec la guerre et

---

(1) N. D. L. R. — *L'on trouvera ci-après le journal d'une Parisienne qui, sans participer activement elle-même aux opérations de la délivrance de Paris, a essayé de voir et de comprendre ce qui se passait autour d'elle.*

pour cela le plus indélébile. Et depuis, affreux bruits de moteurs, incendies, rues désertes, façades béant sur le vide et encore récemment les entonnoirs et les boursouffures de la colline du Sacré Cœur... pas difficile d'imaginer ! Je n'ai pas peur, forte de cette seule raison : « Ce serait trop affreux... » trop affreux... ça l'a été ailleurs.

Les services administratifs allemands installés à Paris ont déménagé ces jours-ci. Une animation dans les rues de la ville telle qu'on n'en avait pas vu depuis quatre ans. Ils emportent dans des camions les meubles et les tapis des grands hôtels qu'ils occupaient. L'avenue et la place de l'Opéra, les Grands Boulevards servent de parcs aux voitures. Tanks, auto-chenilles, camions se croisent et se doublent, traînant derrière eux de longues branches sèches qui portent parfois un bouquet de noisettes vertes... en juin, c'était des branches de cerisiers aux fruits roses et ridés... tout ce que je verrai peut-être cette année du printemps mûrissant en été, de l'été se fanant en automne !

Dans ce désordre de véhicules, tant pis pour les cyclistes : en remontant le boulevard Sébastopol, je ne croise pas moins de cinq accidents de bicyclette. Et pourtant, malgré l'extrême animation des rues, malgré les réquisitions de bicyclettes et d'autos (très nettement beaucoup des autos dans lesquelles circulent des officiers allemands sont des voitures de tourisme réquisitionnées depuis peu) Paris n'est pas réellement *nerveux*. Pas autant qu'il l'était par exemple, lors de ce 11 novembre 1940, alors que, entre les groupes d'agents postés à chaque carrefour du boulevard Saint-Michel, il semblait que chaque passant dégageait comme une vibration de fureur et d'appréhension.

Grève des chemins de fer pour demain, paraît-il. Laval est à Paris (proclamation dans le journal, ce matin). Une délégation américaine y serait aussi pour négocier la reddition de la capitale (?). Il y avait hier une espèce de pa-



nique dans les boutiques ; on n'y acceptait plus les coupures de 500 et de 1.000 francs. Une de mes amies n'a pas pu acheter son pain parce qu'elle n'avait pas de monnaie.

*Lundi 14 août.*

Un soleil magnifique, comme presque tous les jours depuis trois semaines. Les Allemands ont fermé le jardin du Luxembourg. La rue Auguste-Comte qui passe devant le Lycée Montaigne transformé en *Florian Geyer Burg* (prison et centre de torture) est condamnée, ainsi que la première moitié des allées de l'Observatoire, devant l'École de Pharmacie. Je suis allée faire le badaud du côté des grilles du jardin fermé. On ne voit pas grand chose, pas beaucoup de voitures, en tout cas... mais il y a ces mystérieuses constructions auxquelles ils ont travaillé de jour et de nuit pendant des semaines... et les blockhaus individuels à toutes les portes, sans compter ceux, à moitié souterrains, dont les fenêtres de tir à hauteur de sou-bassement de la grille sont si bien disposées pour prendre en enfilade tout un éventail de rues...

Tous les gosses qui d'ordinaire jouent au Luxembourg sont entassés dans les quelques pieds carrés de ce qui reste des allées de l'Observatoire : ils soulèvent un nuage de poussière noirâtre. Je vais voir mes petits cousins ; je n'aurais jamais rêvé le rose et propre Vincent si charbon-neux ; quant à Nicole, elle a marbré la couche de poussière qui lui couvrait les jambes de grandes éclaboussures d'eau sale ; tout ce petit monde assoiffé et énervé se dispute ferme autour de la borne-fontaine et les mamans ont de grands cernes sous les yeux. Jamais il n'y a eu autant d'enfants à Paris en cette saison ; quand il était à peu près possible de partir, personne n'a voulu risquer un nouvel exode et maintenant nous sommes prisonniers... et s'il y avait quelque chose... mon Dieu, tous ces gosses !

Je rentre ; une bonne douche froide, et je m'aperçois que nous qui sommes privés de tout : gaz, électricité, mé-

tro, trains de banlieue, nous jouissons encore de deux grands luxes : le téléphone et l'eau à volonté.

*Jeudi 17 août.*

L'on ne sait toujours rien. Il fait chaud. Toujours cette impression d'emprisonnement. Pas d'alertes depuis longtemps. Les Allemands continuent de partir.

Voici plusieurs soirs que je descends jusqu'à la Seine après le dîner. Je vais jusqu'à la pointe de la Cité. Un peu de fraîcheur monte de l'eau. De jeunes sapeurs-pompiers dont le poste est sur la rive gauche, juste en face, traversent le bras de la Seine en barque ou à la nage. Sur le pitoyable gazon grillé et poussiéreux du square Vert-Galant, des enfants jouent encore avec de petits cris retenus pour ne pas trop attirer l'attention des parents qui s'attardent. Un dernier reflet de soleil rougit les verrières du Grand-Palais. « Des flots de sang, des flots de sang »... j'essaie de m'intéresser au livre que je lis, j'essaie de goûter cette heure calme encore, répit après le jour étouffant, trêve peut-être avant de terribles heures... « Des flots de sang, des flots de sang »... C'est idiot cette expression de mauvais mélodrame qui me poursuit, mais elle scande mes pas sur les mauvais pavés du bord de la Seine pendant que je pousse ma bicyclette ; elle rythme mes coups de pédale pendant que je grimpe dans la nuit qui tombe sur le boulevard Saint-Michel. Tiens, les miliciens qui occupaient le Lycée Saint-Louis ont déménagé : plus de sentinelles, plus de camions, les cafés des alentours sont vides et les passants s'attardent, penchés vers les soupiraux des sous-sols béants.

*Vendredi 18 août.*

Toujours le soleil. Je lis dans la cour. Bruits d'explosions très fréquentes et qui paraissent très proches. Je pense au canon mais ce sont peut-être aussi des dépôts de munitions qui sautent aux environs de Paris. On ne sait toujours rien, ou peu de chose. Les postiers sont en

grève ; donc plus de lettres de Paris. De la province, voilà plus d'un mois que je n'ai rien reçu. Pas de radio ou presque, par manque d'électricité (elle est donnée en principe chaque nuit seulement de dix heures et demie à minuit). La police est en grève, les croque-morts aussi, paraît-il.

Le pneu arrière de ma bicyclette usé jusqu'à la corde (sans image) a rendu l'âme bruyamment ce matin pendant que j'essayais de le gonfler. Je circulerai donc à pied. Tous les Parisiens sont dehors ; ils attendent... Les camions me semblent encore plus nombreux que ces jours derniers. Peu de chars, pas de canons ; mais peut-être contournent-ils Paris?... Pourtant tout doit y passer puisque de l'embouchure de la Seine jusqu'ici, pas un pont ne subsiste. La direction générale est bien vers l'Est et vers le Nord, encore qu'il y ait des voitures et des chars légers qui se dirigent vers la Porte d'Orléans : soldats jeunes, pas particulièrement accablés : ce n'est pas encore la queue d'une armée en déroute... mais où sont les combats ? à quelle distance de Paris?... dans notre île d'ignorance, nous essayons de deviner le sort qui nous attend par l'aspect de la ville ; dans l'ensemble, les préparatifs de défense semblent à peu près inexistantes, et ce mouvement général vers l'Est et vers le Nord, en même temps que l'absence de toute alerte paraît bien confirmer les bruits qui courent avec insistance de négociations germano-américaines. Herriot aurait été tiré d'un camp de concentration pour représenter le côté français (?). Paris devrait être *ville ouverte* ou *ville sanitaire*. Tout le monde le répète à l'envi, mais je n'ai pu encore trouver personne qui me dise la différence entre les deux expressions... Les derniers journaux parus hier parlaient de combats entre Chartres et Dreux... On prépare les drapeaux... Le couvre-feu est à neuf heures ce soir... On peut supposer, comme on le dit beaucoup, que les Allemands profitent des heures de la nuit pour faire passer des troupes et surtout de l'artillerie.

*Samedi 19 août.*

J'écris ceci à la fin de l'après-midi, après un retour ému de la banlieue, ému plutôt d'ailleurs par ce que j'ai craint que par ce que j'ai vu... Je crois tout de même qu'il commence à se passer quelque chose : en tout cas, en vingt-quatre heures, la physionomie de Paris a totalement changé. Hier, au début de l'après-midi, j'ai décidé d'aller à Courbevoie (1) pour voir ma tante. Puisque ma bicyclette est à plat, sans espoir de réparation, j'irai à pied. Reste la question des chaussures : j'hésite entre mes souliers à semelles de bois auxquels des lanières de paille tressée n'assurent qu'une stabilité incertaine et une paire d'espadrilles dont les semelles de raphia s'effritent. Va pour les espadrilles : je marcherai mieux. D'ici à quelques jours, pourra-t-on encore circuler ?

Rien de spécial jusqu'à l'École militaire. Sur les avenues, foule toujours dense, toujours calme. Devant l'École militaire, des attroupements que la police allemande et française disperse ou refoule sans nervosité particulière. Il fait très chaud. Je passe la Seine au Pont d'Iéna et m'arrête pour contempler un aspect de Paris que je sens immédiatement unique. Il a fallu cette espèce de trêve obligatoire aux habitudes, aux commodités et aux obligations policières dans la grande ville, cet arrêt de tous les rouages et les loisirs inattendus d'une longue attente pour que la vaste esplanade dallée qui borde la Seine sur la rive gauche soit changée en plage. Les gens sont en maillot de bain et se rôtissent au soleil au milieu des cris des enfants, aussi serrés, aussi rouges et je dirai aussi passifs que sur les plages de jadis, aux heures mortes du milieu de l'après-midi... « Je continuerais de jouer à la balle au chasseur », disait saint Louis de Gonzague. Des jardins

---

(1) Courbevoie est une ville de banlieue située au nord-ouest de Paris. La distance parcourue par l'auteur représente une dizaine de kilomètres pour l'aller seulement.

du Trocadéro, je tente d'apercevoir une fois encore cette foule bariolée de laquelle monte, peut-être, comme un adieu au soleil, un diffus *te morituri salutant*.

Je gagne la Porte Maillot, puis l'avenue de Neuilly. Un avis ronéotypé annonce que le couvre-feu, sur ordre des Allemands, sera aujourd'hui à cinq heures et demie. Les banlieusards se hâtent. . . On ne pourra même pas ce soir, au seuil des maisons, goûter un peu de fraîcheur calmante. Il me semble que les gens sont plus nerveux. Pour moi, je prends la résolution de repartir dès demain : je ne veux pas me trouver coupée de chez moi. Les ponts peuvent sauter.

Ce matin, ce sont des bruits d'explosion qui m'ont éveillée, et l'affolement de toute une maison où les nouvelles passent de palier en palier en grossissant : on se bat, paraît-il au nord de Paris ; des ouvriers partis à leur travail sont revenus apeurés par les détonations et les secousses des explosions. Je m'efforce de comprendre. . . Je ne vois pas très bien comment la bataille pour Paris pourrait commencer au nord, mais la violence et la fréquence des explosions est indéniable. Une heure plus tard, autre explication, plus vraisemblable : un train de munitions saute, longuement, wagon par wagon, comme il arrive généralement, dans une gare de la banlieue nord, Argenteuil dit-on. Mes petits cousins sont nerveux : pauvres gosses, la zone de destruction des bombardements antérieurs commence exactement à deux immeubles de leur maison.

Il faut vraiment que je parte. Déjeuner hâtif pendant lequel l'on nous rapporte un bruit qui court avec insistance : le couvre-feu à Paris serait à deux heures et demie. Je n'y crois guère mais je veux à toutes forces partir ; de toutes manières, j'arriverai à l'Étoile avant deux heures et demie et j'ai des amis chez qui je pourrai me réfugier. Je pars contre la volonté de toute la maisonnée. Impossible de tirer au clair cette histoire de couvre-feu mais il est certain que les gens en sont informés et y croient généra-

lement. Quelques passants encore sur le pont de Neuilly, mais l'avenue me paraît jusqu'à l'Étoile sans piéton. Impression étrange à deux heures de l'après-midi ! Pas de voitures allemandes non plus d'ailleurs, pas de patrouilles, un vide absolu, angoissant. Deux heures et quart : l'Arc de triomphe est encore lointain. Heureusement que j'ai opté pour les espadrilles... Il n'est pas deux heures et demie quand j'arrive chez mes amis poussiéreuse et rouge et toujours aussi ignorante. Eux non plus ne savent pas grand chose ; ils ont aussi entendu parler de bagarres dans Paris ce matin ; ils ont rencontré dans le quartier quelques civils armés qui paraissent patrouiller. Impossible par téléphone d'obtenir confirmation ou infirmation de l'existence du couvre-feu au début de l'après midi. D'ailleurs mes amis sont fort préoccupés de leurs aventures personnelles : l'autre nuit, coup de sonnette à leur porte ; des individus portant des uniformes allemands sont entrés revolver au poing et ont emporté appareil de T. S. F., portefeuilles, valises, appareils photographiques etc... Tous les appartements ont été visités suivant la même méthode. En bas on entendait des voix de filles qui rassemblaient le butin ; elles parlaient indubitablement français... mes amis ne sont pas certains que les hommes n'étaient pas déguisés et ils n'ont même pas la consolation d'être sûrs d'avoir été pillés par des Allemands !...

Je décide de repartir. Toujours même absolu désert. Place de l'Étoile, une voiture allemande arrive et tourne près de moi, un « Matemoiselle » retentissant... ce n'est rien ; ils veulent savoir où est l'avenue Foch. Un geste vague, la voiture démarre. Avenue Marceau, toujours personne. Je débouche place de l'Alma. Un motocycliste allemand près du trottoir est assis sur la selle de sa machine. Immobile, il me dévisage puis il fait sauter ostensiblement un revolver dans une de ses mains pendant que de l'autre il en glisse un second dans une botte ; depuis quatre ans je n'ai jamais vu un geste de menace

qui me soit aussi gratuitement et volontairement adressé... Décidément le climat a changé depuis hier. Même impression de malaise aux environs de l'École militaire. Je ne vois rien de positivement inquiétant : quelques patrouilles, quelques passants. Il est plus de trois heures et l'on sort de nouveau ; le couvre-feu n'est pas confirmé mais on se presse ; il y a des regards en dessous qui sont un encouragement à la hâte. Boulevard du Montparnasse, la foule des dimanches est à nouveau dehors, enfants compris ; on paraît ne rien savoir et je peux téléphoner en toute conscience à ma tante que je n'ai rien vu... un rien assez impressionnant d'ailleurs.

Voilà trois heures que je suis de retour. On me confirme maintenant de tous côtés qu'il y a bien eu des échauffourées à la Concorde ce matin et qu'on se bat depuis hier dans la Cité, à la Préfecture de Police. J'ai l'impression que nous avons le petit doigt dans l'engrenage. Qui guide la machine et que dévorera-t-elle ? Intérêt passionnant... Que signifieront ces notes quand je les relirai dans quelques jours ? Est-ce vraiment le prélude à quelque chose ? ... Si seulement nous avions une idée de l'avance des Alliés !

*Samedi soir.*

J'ai fini l'après-midi chez mes cousins, en haut du boulevard Saint-Michel. Je craignais que la journée n'eût été rude pour les parents avec ces sept enfants enfermés dans l'appartement étouffant. En fait je suis accueillie par une atmosphère de gaieté paisible. Tout l'après-midi a été consacré à la fabrication — les grands dirigeant les cadets — de petits drapeaux, de cocardes, de croix de Lorraine. Les enfants viennent me les présenter dans d'ingénieuses corbeilles faites avec de vieux couvercles de boîtes de bonbons enrubannées. C'est une espèce de Fête-Dieu patriotique, une certitude de joie sans appréhension, un souffle d'espoir qui rafraîchit. Nous ouvrons les persiennes et nous allons sur le balcon. Francis (dix

ans) tout chamarré et son fusil de bois en bandoulière a l'air fort martial ; des bruits de moteur ; quelques camions descendent le Boulevard Saint-Michel assez lentement ; des hommes sont couchés sur les plates-formes, le fusil en joue. Ce n'est pas une illusion, ils nous ont regardé d'un air fort menaçant. Nous faisons rentrer précipitamment Francis et son fusil de bois dans l'appartement et je reviens vite chez moi, avec tout de même dans mon sac mes deux petits drapeaux de carton.

*Dimanche 20 août.*

Mon quartier reste assez paisible. Les gens vont à la messe avec leur air habituel des dimanches. Mais il se confirme qu'il s'est passé quelque chose à la Cité et on continue de s'y battre. Le drapeau tricolore serait sur la Préfecture de Police. En tous cas impossible d'approcher. Quelques civils circulent armés de revolvers et de quelques mitraillettes. Le téléphone fonctionne toujours. On donne des coups de sonde dans les différents quartiers. Du côté de Saint-Augustin, les S. S. qui occupent tout un groupe d'immeubles paraissent se rassembler... Allons-nous vraiment avoir un combat de rues ?

Nous passons un début d'après-midi assez paisible. Mon amie Jeannie qui s'occupe de jeunes filles du quartier, petites bonnes, employées, en a rassemblé quelques-unes chez elle ; elle les fait chanter de vieilles chansons paysannes : créer une atmosphère normale malgré cette angoisse... et puis ces jeunes filles sont plus jeunes que nous, elles comprennent moins bien encore. J'éprouve, aigu, ce sentiment de responsabilité, ce besoin de protection que me donne le spectacle des faibles pris dans la tourmente : ces jeunes filles, les enfants dans les jardins. Et je me souviens, en juillet 40, ces pauvres noirs que les Allemands entassaient dans les camions et à qui, dans la traversée de Paris, nous essayions de jeter des pains... Protéger... Mais par quels moyens ? Je me contente de



raconter aussi calmement que je le puis de beaux contes de Selma Lagerlof. . .

Vers quatre heures, nous sommes interrompues par un grand émoi dans la maison. On vient nous apporter une note au crayon annonçant qu'un armistice vient d'être conclu entre les Forces de la Résistance et les Allemands. Le combat doit cesser partout. Nous nous précipitons dehors. La rue est déjà pleine, bourdonnante. Rue Michelet, les concierges du quartier et les enfants se sont déjà attaqués aux chevaux de frise qui défendent l'École de Pharmacie ; ils démêlent, déroulent, cisailent les fils de fer barbelés, dégagent les bâtis de bois. Ils sont en train de conquérir le combustible pour faire cuire le dîner du soir, et l'urgence du travail est telle qu'ils travaillent sans lever le nez, sans un regard pour la rue. Nous décidons d'aller vers la Cité, mystérieux centre d'opérations de ces deux derniers jours. Nous croisons bientôt une voiture allemande encore camouflée de vert et de brun et sur laquelle trois grandes initiales ont été peintes en blanc : F. F. I. . . Elle va à toute vitesse, bourrée de jeunes gens, et des canons de fusils et de mitraillettes dépassent de toutes les ouvertures. Avant que nous ayons atteint la rue Saint-Jacques, nous la voyons encore deux fois : elle doit faire à toute allure le tour d'un pâté de maisons. Mais pourquoi ce déploiement d'armes s'il y a vraiment un armistice ? On entend d'ailleurs des coups de feu au loin. Une femme en uniforme nous aborde et nous demande assez brutalement où nous allons. Sur notre réponse « à la Cité », elle nous donne non point le conseil mais l'ordre de rentrer chez nous. Aucune envie d'obéir, le reste de la foule non plus. Les autos F. F. I. continuent de tourner à toute vitesse, comme dans un manège. Des civils armés organisent une espèce de service d'ordre et nous sommes refoulés. Il n'y a plus qu'à rentrer, mais l'on continue de ne pas comprendre.

*Lundi 21 août.*

Dès que j'ouvre les yeux après une bonne nuit — en somme bien agréable de n'avoir plus d'alertes ! — je me précipite à ma fenêtre. J'aperçois un rassemblement mouvant au carrefour du boulevard Raspail et du boulevard du Montparnasse, à côté du café du Dôme, quelque chose doit être affiché au mur. Après une toilette rapide, je suis dans la rue. Quantité de papillons sont en effet apposés ; je n'arrive pas à en lire le texte, mais du moins vois-je les drapeaux tricolores qui sont imprimés dessous. Petit choc au cœur. Il y a aussi des drapeaux alliés. Les affiches sont signées, d'une multitude de groupes de résistance, surtout des jeunesses catholiques et des jeunesses communistes. Je pousse jusqu'au boulevard Saint-Germain, d'où je compte bien rejoindre le bas du boulevard Saint-Michel. Tout autour du carrefour de la rue du Bac, il y a des factionnaires allemands et au milieu un officier. Tous les cyclistes doivent descendre, tous les hommes avancer, les bras levés pour être fouillés, assez superficiellement il est vrai. Cette formalité ne m'est pas sympathique, mais les femmes paraissent en être dispensées. J'enfile le boulevard Saint-Germain à peu près désert. Dans une rue latérale, un soldat allemand isolé sort d'un café. Il a une allure bizarre, décontenancée. Depuis trois jours les Allemands qui se promènent ont si totalement disparu du paysage nouveau des rues qu'il fait l'effet d'un anachronisme. Les gens le dévisagent, sans le molester d'ailleurs, mais avec insistance, avec un regard qui a l'air de dire : « Mon vieux, un bon conseil, f... le camp d'ici. » Comprend-il ? A-t-il peur ? Il s'éloigne en titubant un peu.

J'arrive presque au boulevard Saint-Michel, mais l'accès en est interdit par une barricade : grilles d'arbres, vieux poêles, sacs de sable de la défense passive. Des gosses la gardent : des gosses, lycéens sûrement, pas étudiants. Ils ont tous le brassard F. F. I., quelques-uns des casques

blancs et ils jouent avec des revolvers et des mitraillettes. Un vieux monsieur arrive à bicyclette qui insiste pour traverser : pas moyen à cet endroit, paraît-il. Nous sommes invités à remonter par les rues latérales. Je finis par déboucher par la rue de l'École de Médecine et à risquer un coup d'œil sur le bas du boulevard. Il est coupé de barricades à la hauteur du boulevard Saint-Germain et des quais et il est parfaitement désert jusqu'au pont et à la place du Châtelet, on entend parfois un coup de feu ; d'armistice, il ne semble guère y en avoir d'effectif.

Cet après-midi, de nouveau toute la ville est sur le seuil des portes, silencieuses et un peu oppressés, à attendre... attendre le général Leclerc... les troupes américaines... la reprise du travail, un ordre, le nom des chefs. Mais un coup de téléphone donné à Versailles à trois heures m'a rendue indubitablement sûre que, malgré les bruits qui courent, Versailles est calme... et qu'on n'y a pas vu le moindre Américain.

*Mardi 22 août.*

Je prépare mon petit déjeuner dans ce réchaud formé de deux boîtes de conserves cylindriques, l'une recouvrant l'autre — modèle camp de prisonnier, fabriqué par moi-même à l'aide d'une perceuse électrique et d'un ouvre-boîte --- qui brûle tant de papier et qui donne tant de noir de fumée. De temps à autre, je jette un regard dans la rue, sans lâcher la queue de ma casserole, en équilibre instable sur la boîte de conserves supérieure. Au lieu des groupes denses et mouvants d'hier, j'aperçois le carrefour vide ; seulement quelques passants qui courent et se collent aux murs quelques maisons plus loin que la mienne. J'entends un bruit de ferraille ; je vois apparaître un petit tank qui va lentement, tourne, hésite, tourne à nouveau et se décide à enfiler le boulevard Raspail. Quelques secondes plus tard, les gens réapparaissent et vont coller leur nez aux affiches blanches. Nouveau bruit, nouvelle fuite. C'est comme cela toute la matinée, mais

il paraît qu'à l'aube le petit tank a craché et il y a eu des morts.

A midi, je décide d'aller boulevard Saint-Michel voir mes petits cousins. Je débouche par la rue Michelet. Sur le boulevard, on achève de charger des corps dans une voiture d'ambulance qui démarre avant que j'aie eu le temps d'approcher. Je monte quatre à quatre les deux étages et suis accueillie en grand mystère par les aînés des enfants qui m'expliquent qu'un tank est passé en tirant : des piétons et des cyclistes ont été atteints : il y a eu cinq ou six morts et autant de blessés : ce sont eux que j'ai vu emporter. On a conduit les petits dans les pièces donnant sur la cour pour qu'ils ne voient pas. Je vais les y trouver et nous revenons tous dans la salle à manger. Michel (cinq ans) se précipite à la fenêtre : « Et le sang, où est-il ? » Yvette qui a douze ans répond avec le plus grand calme : « Le concierge l'a lavé, ce n'était pas propre. Viens, Michel, on mange. » Tragique ?

Cet après-midi, je décide d'aller faire une visite à des amis qui habitent près de la Gare de l'Est : besoin de voir, essayer de comprendre, car l'on ne comprend toujours pas. Il semble bien qu'il y ait une espèce de lutte généralisée dans Paris entre civils et Allemands, plus intense dans quelques points : la Cité, le bas du boulevard Saint-Michel, la Concorde, la mairie du XX<sup>e</sup> Arrondissement, alors que d'autres quartiers, comme le mien, restent relativement tranquilles, si l'on excepte ces espèces de patrouilles sanglantes que font les tanks. Mais quelle est la portée réelle de cette Résistance ? A-t-elle des vues d'ensemble, des moyens réels d'action ? En tout cas, je veux voir. Il faut faire un plan d'itinéraire ; la voie directe, boulevard Saint-Michel, boulevard Sébastopol est naturellement interdite. Mieux vaut aussi éviter les artères rectilignes comme la rue de Rennes, propice aux tirs lointains.

Après maints détours, au milieu des rues mortes aux magasins fermés où parfois un passant qui se hâte, un

bruit d'explosion proche me font repérer de l'œil les portails ouverts et éventuellement hospitaliers, je débouche sur les quais par la rue des Saints-Pères à demi barrée par une ébauche de barricade que l'on achève ou que l'on démolit, je ne sais au juste. Tout à l'entour, les concierges aidés par de jeunes garçons descendent des immeubles les sacs de sable de la défense passive et les entassent devant les portes.

Sur la rive droite, je retrouve des barricades. La plus pittoresque, et sans doute la plus efficace, à proximité de la rue Réaumur, est formée par les wagonnets renversés d'un service de nettoyage des ordures ménagères. Mes amis me donnent quelques détails sur la lutte à la Préfecture de Police où ils ont un frère : courage extraordinaire des hommes, qui, armés seulement d'une bouteille d'essence, attaquent à découvert des blindées allemandes.

Au retour, rien qui soit digne d'être mentionné, si ce n'est peut-être au coin de la rue de Verneuil et de la rue du Bac, cette femme qui s'obstine, au milieu des coups de feu, à essayer de vendre aux rares passants des roses passablement fanées... bien la seule chose que l'on trouverait à acheter dans tout le quartier!

*Mercredi 23 août.*

Je ne sors pas de toute la matinée, mais aussitôt après le déjeuner (haricots mal cuits qui alternent avec des nouilles à l'eau depuis pas mal de jours déjà — cette fois on fait donner le fond de réserve préparé depuis si longtemps — évidemment on ne meurt pas encore de faim, mais c'est un menu peu appétissant au mois d'août... Oh! une botte de radis, une salade, quelques prunes, rêve impossible!) nous décidons, Jeannie et moi, de tenter une exploration du quartier. Nous nous dirigeons vers l'avenue du Maine. Le cinéma de la rue Delambre est transformé en poste de secours. Garçons et filles s'y affairant avec bonne humeur. Nous enfilons la rue de la

Gaieté. Sans jeu de mot, elle est sinistre. Peu de gens, presque exclusivement des hommes, et qui longent les murs. Une barricade la termine. Nous nous faisons dire sans douceur que le moment est mal choisi pour les promenades. Nous tentons toutefois de remonter l'avenue Edgard Quinet, déserte elle aussi. Toutes les rues transversales sont verrouillées par des barrières assez élevées derrière lesquelles on aperçoit des casques F. F. I.... Dispositif facile à comprendre : les camions ou les chars allemands qui descendent ou remontent l'avenue sont canardés à chaque carrefour et, à moins d'engager une bataille en règle, sont contraints de faire sempiternellement le même trajet. C'est comme cela que, paraît-il, la lutte a commencé au bas du boulevard Saint-Michel et que la Résistance s'est emparée de ses premières armes. On comprend qu'il n'y ait pas beaucoup de passants dans l'avenue ! Nous rentrons, mais je resors aussitôt. Le ravitaillement vient de nous octroyer 250 grammes de confiture : distribution exceptionnelle pour compenser un peu la pénurie de toute autre chose ; on ne prévoit que 100 grammes de pain, les boulangeries manquent de bois. Je vais faire la queue à l'épicerie du carrefour, queue perturbée à plusieurs reprises par l'arrivée d'un tank ; les uns se réfugient dans les rues latérales, les autres — j'en suis — profitent de la diversion pour gagner quelques places, tout en s'aplatissant le plus possible contre les murs... Précaution absolument vaine mais instinctive... Ne me suis-je pas surprise, il y a quatre ans, au moment des premières alertes aériennes à me réfugier sous la toile tendue au-dessus d'une terrasse de café... pour m'abriter des éclats de la D. C. A. qui tombaient du ciel !

Retour par la rue Notre-Dame-des-Champs. Les ordures ménagères que personne ne vient plus enlever s'amoncellent sur le trottoir en tas que dispersent les chiens... On ne sait toujours rien de la situation générale de Paris, sinon que les Allemands ont encore des

forces puissantes, par exemple au Luxembourg, à l'Hôtel Crillon, au Ministère de la Marine, que la résistance est toujours acharnée dans certains quartiers. Le Grand Palais aurait brûlé ce matin (?). Pas moyen d'approcher ce soir de la rue Michelet, on tire à tous les coins de rue, les riverains et les concierges arrêtent les passants, faisant circuler la consigne de maison en maison.

*Jeudi 24 août.*

On parle toujours de l'approche des Américains, mais toujours avec la même imprécision. Évidemment on entend le canon. La radio anglaise a annoncé que Paris était libéré et les cloches de Saint-Paul ont, paraît-il, sonné à toutes volées. Cela nous a produit un drôle d'effet, à nous qui sommes au milieu de cette bataille incohérente et mystérieuse, dont on ne sait si elle va finir soudain ou soudain s'amplifier. Ce matin, violents et très proches coups de canon : ce sont des chars allemands qui tirent sur la mairie du V<sup>e</sup> Arrondissement.

Malgré les objurgations d'une amie qui vient de quitter le quartier de l'École militaire, où les Allemands se préparent à résister, paraît-il, je veux tenter à nouveau mon expédition de mardi jusque vers les quartiers de la Gare de l'Est. Les barricades se sont généralisées ; il y en a partout. La traversée des quais à la hauteur du Pont du Carrousel est sinistre : toujours ces enfilades désertes. Fumées de tir du côté du pont Saint-Michel. On ne peut passer qu'au Carrousel, les autres ponts voisins sont interdits et pris en enfilades par un canon braqué à chaque bout. La rue de Rivoli est absolument déserte aussi, mais, j'aperçois à son extrémité, vers la place de la Concorde, les drapeaux rouges à croix gammée qui depuis quatre ans flottent sur les grands hôtels et tout à coup j'ai comme un choc joyeux : la certitude que je les vois pour la dernière fois. Bien que rien ne soit changé encore et que la place du Théâtre français que je traverse maintenant, ou plutôt que je contourne, car elle est

entièrement coupée par des barricades, soit déserte et lourde de menaces (le seul signe de vie que j'y vois est le poste de secours sous les arcades du théâtre), j'ai la conviction que cela va être fini, que va se détacher et tomber dans le gouffre du temps ce lourd bloc de mois commencé ce mois de Juillet 40, où émergeant du métro parmi les uniformes vert-de-gris en liesse, me frappa aussi brutalement qu'une giffle la vue du drapeau noir et rouge flottant sur l'École militaire, face à la statue de Foch.

En face des Folies-Bergère, des individus patrouillent, armés de longs pistolets. Course, claquement des armes... on se réfugie sous les portails. Une créature aux joues flasques et aux cheveux jaunâtres passe en courant et en hurlant : ce doit être le gibier de cette chasse.

Au retour, vers la Bourse, des barricades de pavés, l'une avec un grand drapeau rouge. Un service d'ordre improvisé repousse la foule qui applaudit au passage des camions F. F. I. transportant de la viande. Ici, l'on paraît avoir oublié la possibilité de sorties des Allemands. Étrange cet aspect compartimenté de Paris. Cette fois, le pont du Carrousel paraît lui aussi difficile à franchir : deux blindées allemandes sont en batterie à l'extrémité, sur la rive gauche. Les hommes font signe aux civils de passer, la rue des Saints-Pères est atteinte en courant. Construction de barricades. Dans toutes les rues et avenues de la rive gauche que je traverse, on abat des arbres, on dépave, on dresse de vieilles ferrailles, et les concierges sur le pas des portes, balais hauts, marquent les coups et décernent des louanges sans discrétion aux « costauds ». Un rayon de soleil se montre après des heures plutôt grises. Il y a tout à coup dans la rue comme une agitation de kermesse.

*Jeudi 19 heures.*

Tout mon quartier est rassemblé au carrefour Vavin : « ils » sont à la Porte de Versailles, « ils » sont à la Porte



d'Orléans, on les a vus... c'est sûr, c'est sûr... faut-il le croire? Naturellement pas d'électricité, donc pas de radio... de tout son cœur, on veut croire.

*23 heures.*

Les cloches... les cloches... Ils sont là. La foule se rue dehors. Cris. Où sont-ils?... Ils seraient à l'Hôtel de ville. Allons voir... La rue absolument sombre tout-à-coup s'illumine : on a donné l'électricité. Allons d'abord entendre la radio chez des amis, rue Madame. Nous sortons, le cœur palpitant, sans même songer que nous longeons les grilles du Luxembourg, à portée des fenêtres de tir des blockhaus. Une radio essoufflée, un peu incohérente, confirme sans grands détails l'arrivée des premières troupes françaises à l'Hôtel de ville. Ne demandons pas d'éloquence au courage, et ces speakers sont surtout des combattants... On voudrait tout de même savoir, savoir mieux. Et voilà qu'on nous conseille de rentrer chez nous : les combats continuent dans Paris. Aucune envie de le faire. Mais les services de la D. P. — sereno sinistre — psalmodient dans les rues du quartier, frappent chez les concierges : tout le monde doit aller à la cave. Les Allemands ont entassé des explosifs dans les souterrains du Luxembourg, le quartier est menacé de sauter... Il faut passer la nuit dans les abris... Bah ! plus d'abris pour moi. Je relis les notes prises au début de cette semaine. Fini. Il nous a conduits vers une fin miraculeusement heureuse ce film dont on ne savait pas où nous menaient les prémisses angoissées... Allons dormir, le bruit des cloches encore dans les oreilles.

*Vendredi 25 août.*

On se réveille comme dans une féerie. Soleils, drapeaux... drapeaux partout et de grandes banderolles qui traversent les rues. Mes voisins les moins matinaux clouent encore. Drapeaux français, souvent teints et cousus à la maison (cela vaut que l'on sacrifie ce drap

encore bon), drapeaux alliés où le nombre des étoiles et la direction des bandes n'est pas toujours d'une exactitude scrupuleuse... « Ils » défilent à la Porte d'Orléans. Avant que j'aie pu y courir, les voilà boulevard du Montparnasse au milieu des cris ! Arrêt des chars pris d'assaut par la foule. Des Croix de Lorraine... Ce sont des Français. Beaucoup des hommes paraissent harassés. Brunis jusqu'au noir, ils ont combattu jusqu'aux portes de Paris. Un gamin de moins de vingt ans voudrait savoir quel jour on est ; un autre demande qu'on téléphone à sa famille qui habite Paris qu'il arrive, qu'il est là. Un soldat beurre d'épais biscuits qu'il distribue à la ronde. Un autre tend des tablettes de chocolat. On s'en saisit avec empressement mais je suis frappée de voir la foule surtout avide d'idées et de nouvelles : elle veut tout savoir, et Alger, et la Normandie, et ce qui s'est passé dans cette dernière mystérieuse quinzaine. Entre les soldats descendus, le dos appuyé à leurs chars et quelques passants s'engage avec une soudaineté émouvante une vraie conversation qui va droit aux problèmes essentiels... Des camions américains circulent en sens inverse des chars français arrêtés. Le vent fait toujours au-dessus de nous claquer les drapeaux. L'émotion, l'émotion pure gagne peu à peu et je la sens physiquement si intense que mes poings se serrent et que mes ongles entrent dans la paume de mes mains...

Tout à coup, brutales, les saccades désordonnées d'un tir de mitrailleuse. La foule s'écarte violemment sur les côtés. On a tiré du haut des maisons ; les chars ripostent ; on court vers les rues latérales. Je gagne l'angle du boulevard Raspail et de la rue Vavin. Quelque chose qui dégringole perce les feuilles de l'arbre à côté de moi ; je ramasse ; c'est, encore brûlant, un gros éclat d'obus qui vient, selon mon voisin, du Luxembourg où les chars de la division Leclerc ont commencé d'assiéger les Allemands.

On rentre tard pour déjeuner, au milieu des drapeaux,

des cris d'allégresse de la foule vite remise de son émoi. Partout ça été la même chose : le défilé des troupes de Leclerc s'est fait sous un mitraillage presque continu. En répliquant, rue Saint-Jacques, les chars ont éborgné l'horloge de l'Église Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Impossible de s'aventurer à proximité du Luxembourg : les tirs allemands des blockhaus prennent en enfilade trop de rues. A la Concorde comme au Luxembourg, il y a bataille entre les Allemands et les troupes de Leclerc. Toute cette journée de joie, de drapeaux, de soleil et d'acclamations est ponctuée de grosses détonations d'artillerie, accueillies d'ailleurs par la foule avec une absolue indifférence. Quel soulagement cependant dans mon quartier, à la fin de l'après-midi d'apprendre que les Allemands du Sénat se sont rendus ! On nous promettait un bombardement en piqué pour la nuit... Je ne sais pas d'ailleurs qui le promettait... l'autorité militaire ou les concierges du quartier.

Surprise ce soir de dîner aux côtés d'Américains. La maison que j'habite était, avant la guerre, un club américain. Ils y sont venus demander asile. On les a accueillis avec empressement. Trois officiers ou sous-officiers, deux chauffeurs, deux voitures. Ils forment un petit groupe qui paraît assez autonome. Les officiers parlent français : le commandant qui est à leur tête était à Paris, à l'École des Sciences politiques quelques années avant la guerre. Nous faisons table commune, à leurs frais surtout : amusement de manger la ration qui sort des petits paquets de carton beige, cigarettes, café. Ils parlent avec simplicité de « la division Leclerc qui ne fait pas de prisonniers », de la guerre contre le Japon « qui est l'important »... ils parlent aussi d'une enfant de trois ans crucifiée par les Allemands.

*Samedi 26 août.*

J'écris de la cave. C'est mal finir une journée très pleine. J'ai pourtant bien sommeil et j'avais descendu

mon sac de couchage résolue à dormir envers et contre tout... d'autant plus que c'est la deuxième fois de la nuit que nous venons là... Je dormirais facilement au bruit assourdi des bombes, mais pas au milieu des prières et des litanies des braves vieilles dames pensionnaires du couvent où se trouve mon abri. Mieux vaut écrire que de s'attarder à l'idée de leur demander un peu violemment de se taire...

Ce matin, nous avons repris possession de Paris. J'avais pu me procurer une bicyclette. Allègre, immense *tour du propriétaire* au milieu des gravats, des fragments de lattes, des tuiles cassées, des barricades éventrées. Je vais, dérapant dans le sable de la chaussée sans pavés, heurtant des grilles d'arbre soulevées, écrasant du verre vingt fois écrasé, unissant à tous les carrefours mon anglais incertain à des Anglais plus incertains encore. Rue Auguste-Comte, une voiture brûle devant les grilles demi-arrachées du Luxembourg. Des centaines de balles ont creusé des sillons dans la fonte des barreaux ou s'y sont fichées au centre d'un petit cratère. Les blockhaus sont éventrés et laissent pendre toute une toison de fils de fer. Sur l'un d'eux, un plaisant a déjà écrit : « A louer pour cause de départ de l'occupant. » La façade du Lycée Montaigne est éraflée de nombreuses cicatrices blanches. Aux fenêtres, élargies par les obus et à demi obturées par des sacs de sable, pendent des capucines desséchées... Un obus a emporté les pierres d'angle d'un immeuble au coin de l'avenue de l'Observatoire. Boulevard Saint-Michel depuis la Librairie Gibert jusqu'au pont, ce ne sont que boutiques sans devantures, restes de barricades, glaces brisées, kiosques renversés, planchettes déchiquetées. Presque impossible d'arriver vers l'entrée du Luxembourg, tant la foule est dense autour de chars gigantesques. Impossible aussi de s'approcher de l'immense blockhaus qui pendant des mois a intrigué tout le quartier. La façade du Palais de Justice est fortement éraflée, mais il garde intacte sa silhouette accoutumée.

Un peu plus loin, on arrose les ruines d'une maison. Autour de l'École militaire, des barrières anti-chars constituées par des rails dressés et plantés dans la chaussée... Rue de Rivoli et dans toutes les rues qui y débouchent face aux Tuileries, l'on paraît s'être beaucoup battu : restes fumants de voitures, ferrailles tordues, boutiques éventrées. Par contre les deux palais de Gabriel dont on avait annoncé l'incendie sont là, presque intacts extérieurement. Pourtant, une colonne de l'Hôtel Crillon est à terre : « Comptez ; c'est la cinquième », me dit mon voisin. La plaisanterie a dû déjà faire le tour de Paris... Le Grand-Palais a souffert sans doute, mais lui aussi garde sa silhouette habituelle, malgré les baies éventrées.

...Et puis, c'est la montée vers l'Étoile : la belle, la palpitante récompense : l'immense flamme tricolore qui tombe au milieu de la voûte et que le vent soulève en amples et soyeuses ondulations... Préparatifs du défilé de ce soir : le général de Gaulle doit venir à l'Arc de Triomphe.

Retour essoufflé... Chic, les Américains nous emmènent à l'Étoile sur leurs Jeeps... Départ orgueilleux... Trop assurées de la sûreté des connaissances linguistiques du commandant qui tient le volant, nous dédaignons de faire un effort vers l'anglais. Quelques confusions entre *tout droit* et *à droite* nous valent de brusques embardées au milieu des gens qui cherchent à profiter des ralentissements pour prendre d'assaut la place qui peut rester libre sur la voiture. Les Parisiens vite adaptés, confondent déjà les voitures militaires avec des taxis gratuits...

Un balcon nous a bien été promis avenue des Champs-Élysées, mais il est en face. Nous avons l'imprudence de descendre de la Jeep avant qu'elle n'ait franchi le barrage... et nous restons de l'autre côté. Essayons d'approcher... Tout est déjà pris : les bancs, les arbres, les tanks, les Jeeps et les selles des bicyclettes accotées aux arbres sur lesquelles on se tient debout. Il ne me reste plus qu'à descendre l'avenue derrière la forêt des dos,

espérant un hiatus pour me glisser au premier rang mais le défilé commence avant que le hiatus ne se soit trouvé... Tempête d'applaudissements..... « de Gaulle! de Gaulle!» ... Je ne sais comment, soulevée sur la pointe des pieds, agrippée à l'épaule d'un voisin inconnu, j'arrive à le voir : il est à pied et marche assez lentement... Mais ce n'est qu'une seconde ; la foule se referme et je ne vois plus rien ; je continue de vibrer avec l'ample pulsation rythmée des applaudissements qui va se propageant et s'éloignant. Du reste du défilé, je ne vois pas grand chose ; on crie : « Vive les F. F. I. ! Vive les infirmières ! Vive les Flics ! »... Les barrages sont rompus et je me trouve défilant moi aussi sur l'Avenue.

J'arrive place de la Concorde... Bruit de tir isolé... puis à droite, à gauche... fumées sur l'Hôtel Crillon, la ligne des tanks derrière moi se met en batterie... Cela je le vois en relevant la tête car je suis déjà couchée à terre comme toute cette foule qui s'est abattue d'un coup, presque sans un cri... Ma jambe droite est sur une roue de bicyclette et je soulève à demi le buste pour ne pas écraser un jeune garçon tout pâle qui paraît s'abandonner... On attend... Coups de feu de tous côtés ; d'où tire-t-on ? Contre qui tire-t-on ?... Je serais bien incapable de le dire. Je pense à ces foules écrasées dans les gares par les bombardements aériens : sont-« ils » revenus ?... Vont-ils essayer de nous faire payer notre vibrant soupir de délivrance ?... Légère accalmie. On invite les femmes à passer de l'autre côté de la ligne des chars. J'aide le jeune garçon et je suis happée moi-même par la main d'un soldat... Tout s'effectue en somme sans panique : ces huit derniers jours ont aguerris Paris... Les tirs reprennent, sur toute la Place et sur les ponts, vers lesquels la foule s'est précipitée... Mieux vaut ne pas bouger. Je suis étendue sur le gazon un peu pelé du terre-plein qui sépare l'Avenue des quais, la tête dans un buisson de lauriers. Je pense que la robe verte et blanche que je porte ne craint pas grand chose... Je

pense aussi que les rafales vont peut-être se rapprocher et que peut-être il va y avoir des morts et des blessés... Une femme derrière moi souligne de cris ce qu'elle appelle des sifflements de balles, qui en sont quelquefois, pas toujours... Des hommes, pas tous soldats, restés debout, ont organisé une sorte de service d'ordre et de sauvegarde, parlent calmement, rassurent... Les coups de feu s'espacent; à nouveau la foule court vers les ponts... Je reste encore un moment; je crois que je pense à autre chose; cela sent bon la terre et l'herbe grillée. Des souvenirs de vacances me reviennent vaguement... Partons. Tiens, cela recommence. Le mot d'ordre est : «Éloignez-vous des arbres, on tire des arbres!»... Mais on tire aussi sur les ponts traversés à quatre pattes, derrière les parapets, et on tire sur les quais, on tire à tous les angles de rues... Riposte des F.F.I., brusques sièges des maisons aux volets clos et pour cela seul suspects... Escalade des toits... On dirait quelque film incohérent...

De retour à la maison, je me rends compte que j'ai eu la chance d'être dans un secteur plutôt calme. Tout au long du cortège, le tir s'est déclenché en même temps; il y a eu une panique rue de Rivoli. Sur le parvis de Notre-Dame, la foule couchée, bloquée, impuissante voyant des tireurs en cottes bleues, à la hauteur de la Galerie des Rois. Surtout, et cela l'amie qui me le raconte le fait avec une excitation extraordinaire, on a tiré sur le général de Gaulle, dans l'intérieur même de l'église. La foule oubliant quelque peu la dignité du lieu s'aplatit sous les chaises. Pas de panique d'ailleurs. Le général impavide entonne le *Magnificat*. Mais le mitraillage redouble à l'intérieur et au dehors, les tanks massés sur la place tirent dans la direction des toits et, dit-on, sur les tours. La cérémonie a été très abrégée, les voitures officielles ont démarré au milieu des coups de feu. Dans la foule indignée, tous les bruits alarmistes ont couru : Kœnig blessé, de Gaulle blessé, Leclerc tué... Tout

cela heureusement est faux. L'indignation de Paris est extrême.

Comme les Allemands sont encore presque aux portes de Paris, dans la banlieue nord, à peine au delà de Saint-Denis. Et c'est pour cela que j'écris dans cette cave. Nous y descendons pour la seconde fois de la nuit... Jamais le son de la sirène ne nous avait paru si menaçant. Jamais il n'y avait eu autant de monde dans l'abri... S'ils le peuvent, ils vont taper n'importe où. Tout à l'heure, quand nous sommes remontés après la première alerte, une sorte de dansante lumière rose, mais aussi intense que celle du jour, éclairait notre rue, et nos Américains, fusils en main, découpaient sur le vide du porche d'interminables et mouvantes silhouettes noires.

...Signal de la fin... Je m'aperçois que je tombe de sommeil... Les petites vieilles rassemblent leurs châles... L'alerte achevée s'embourgeoise en de menus commentaires... Mais quelque part, il y a des maisons qui flambent, des gens qui agonisent sous des poutres rompues...

### *Début de septembre.*

Je suis montée sur la terrasse du Sacré-Cœur... Paysage inchangé de la ville au-dessous de moi dans la brume dorée et bleue. Ils sont tous là les dômes et les clochers, et le troupeau pesant des toits du Louvre, et l'or des Invalides, et la casquette verte de l'Opéra... et je déroule dans mon esprit le glorieux chapelet des ponts intacts... Paris presque indemne... Paris sauvé... Le miracle est là ! Quelle Sainte-Geneviève a donc veillé cette fois encore sur toi, ô ma ville ?

M. M. GOBY.



# LAMES SOURDES.

---

## RENCONTRE.

*A l'homme pensif au bord du chemin,  
J'ai dit : « Viens! allons remplir les corbeilles  
De parfums dorés, d'essences vermeilles,  
Pour être ivres jusqu'à demain.*

*Viens! nous plongerons dans des gerbes folles  
Nos bras insouciant, nos fronts rêveurs,  
Pour mieux aspirer encore la moiteur  
Des floraisons blanches et molles.*

*Sous les ciels de nacre et sous les ciels sereins.»  
Mais l'homme a dit : « Je n'ai pas de mains.»*

*A la femme seule au bord de la plaine,  
J'ai dit : « Lève-toi! nous allons chercher  
Le jour qui se cache au creux des rochers  
Les lacs gris sous les lunes vaines.*

*Je te ferai voir des rubans d'argent  
Qui tiennent captifs des oiseaux de verre  
Dans la forêt aux yeux de lumière.  
Où des Hindous vont, caressant*

*L'animal effrayé qui tremble et qui beugle.»  
La femme a dit : « Je suis une aveugle.»*

*A l'enfant rôdant au milieu des camps,  
J'ai dit : « Viens! courons vers les grandes plages,  
Vite! encor plus vite! et le vent sauvage  
Nous mordra de son jouet strident.*

*Je te mènerai tout près des fontaines  
Où les longs sorciers attendent le soir,  
Où sautent plus haut que des cabris noirs  
Des enfants aux cheveux de laine.*

*Alors nous bondirons plus fous, plus fougueux.»  
L'enfant a dit : « Je suis un boiteux.»*

*A l'adolescente étrange, irritable,  
J'ai dit : « Calme-toi ! Nous allons chanter  
Plus fort que la mer, plus fort que l'été,  
Plus fort que le vent sur les sables.*

*Nous allons chanter jusqu'à déchirer  
Les orages bleus et les brumes denses,  
Chanter pour bercer les lunes immenses  
Et les vautours au bec doré ;*

*Aussi pour endormir tes peines secrètes.»  
Elle a répondu : « Je suis muette.»*

*Au vieillard dormant les yeux grands ouverts,  
Et parlant, tout haut, avec des fantômes,  
J'ai montré tout bas le cœur de mes paumes,  
En disant : « Écoute la mer !*

*J'ai capté les sons et les voix très douces  
Qui chantaient, l'écho des pâles cristaux,  
Les murmures là-bas sur les côteaux  
Et la voix des rivières rousses.*

*Maintenant je veux celle des fleuves lourds.»  
Mais le vieillard a dit : « Je suis sourd.»*

*Alors j'ai crié de me sentir seule,  
J'ai crié si fort que le sang coulait  
De ma gorge et que l'effroi s'enroulait  
Autour de moi, plus lourd, plus veule.*

*J'ai crié plus fort que le fou traqué,  
 Vacillant au cœur de folles rafales,  
 J'ai crié plus fort que le chien qui râle,  
 Si fort que mon dos en craquait.*

*Mais l'ombre était dense, effroyable et déserte,  
 Au-dessous de cette lune inerte...*

## PAROLES.

*Écoute mon ami! c'est à toi seul ce soir  
 Que je dirai des choses étrangement tendres,  
 Si tendres, que tu voudras alors me revoir,  
 Afin de les entendre et de les réentendre.*

*Écoute mon ami! ce soir je ne veux pas  
 Voir se poser sur moi tes yeux calmes et sages,  
 C'est pourquoi je te parlerai tellement bas,  
 Si bas, qu'il faudra que tu cherches mon visage.*

*Je voudrais seulement te dire d'où je viens,  
 T'entraîner avec moi dans des forêts sonores,  
 Te reparler de mille choses et de rien,  
 Poser sur tes genoux les mondes que j'adore.*

*Sais-tu que j'ai marché dans des sentiers étroits  
 Quand les soleils géants électrisaient la terre?  
 C'est pourquoi plus jamais mon âme n'aura froid,  
 Écoute! je suis l'ombre et je suis la lumière.*

*Sais-tu que j'ai dormi sous des feuillages verts,  
 Des feuillages gonflés d'une sève fougueuse,  
 Que j'ai rêvé là-bas, tout au bord de la mer,  
 Dans des hamacs soyeux faits de lianes creuses?*

*J'ai connu des matins tranquilles, lumineux,  
Où des enfants rêveurs jouaient en robe blanche,  
Où nous aurions été terriblement heureux,  
Où le ciel était bleu comme un champ de pervenches.*

*J'ai connu des soirs rouges, des couchants ocrés  
Où je courais, courais, courais à perdre haleine,  
Pour pouvoir surprendre les blancs oiseaux sacrés  
Qui s'abattaient épuisés au bord des fontaines.*

*J'ai marché dans des nuits vibrantes de tambours,  
Où sautaient des nègres aux membres élastiques,  
Tandis que je pouvais voir chavirer d'amour,  
Les ciels que le vent déchirait à coups de trique.*

*C'est pourquoi je voudrais t'offrir les parfums lourds  
Que j'ai volés là-bas, aux forêts tropicales,  
En escaladant des échelles de velours  
Sous l'œil infiniment triste des lunes pâles.*

*Laisse-moi te bercer de mes folles chansons  
Pleines de mer, de varech et de coquillages,  
Mes chansons pleines de corail, de sable blond,  
Pleines du sel et de l'écume des rivages.*

*Je voudrais prendre tes deux tempes dans mes mains,  
Et les apprivoiser comme deux oiseaux rares  
En murmurant des mots magiques, incertains,  
Bien plus puissants encor que des baisers barbares.*

*Je voudrais déposer à l'ombre de tes yeux,  
Tout l'éclair du printemps, la fougue des Décembres,  
Me pencher follement pour peigner tes cheveux  
Avec des doigts tout parfumés de miel et d'ambre.*

*O mon ami! suis-moi, il est encor très tôt!  
Nous avons bien le temps de courir jusqu'aux plaines,  
Le soir nous vêtira d'un immense manteau  
Doublé du rayon flou des étoiles sereines.*

*Nous ne parlerons pas de problèmes ardens,  
De vérité, d'honneur, de vertus héroïques,  
Mais je te ferai voir ce que tu n'as pas vu,  
En t'entraînant là-bas, sur les sommets mystiques.*

*Alors nous verrons l'aube et les soleils jaillir  
Des océans brumeux aux lèvres écumeuses,  
Et nous ne ferons plus que jouir, et jouir,  
En déchirant des fruits d'or aux pulpes juteuses.*

*Écoute mon ami ! lève donc ton regard ;  
Ensemble nous pouvons franchir d'étranges portes,  
Demain? . . . Mais ne sais-tu pas qu'il sera trop tard ?  
Demain, mon âme sera déjà froide et morte.*

Danielle RAFFRAY.

# PROUST

## ET LA CRISE DE L'INTELLIGENCE.

(SUITE.)

Bien qu'ils manquent de force persuasive, et surtout démonstrative, les arguments de ceux qui, dans le désarroi du monde, s'en prenaient à l'intelligence et se cherchaient en Proust un devancier, méritent plus d'attention que ceux de M. Calas. (Il nous suffira, pour nous mettre en repos, de ne les prendre point avec un excès de sérieux, de ce sérieux par exemple dont est dupe celui-ci.)

Non pas que tous soient également ingénieux, ou spécieux. Il en est de puérils, et qui ne trompent personne. Si Proust accumule « soit que... soit que... », « peut-être que... peut-être que... », vous voyez bien, nous dit-on, que cet écrivain répugne au principe de causalité, pierre de touche du rationalisme traditionnel. L'intelligence aurait lieu de se croire bafouée parce que l'auteur se demande s'il convient d'attribuer à l'« indépendance » ou à la « fatigue » le salut de Norpois (*G.*, II, 129), salut « plein de respect mais vide de signification » ? A l'agonie de la grand'mère, il ne faut pas moins de quatre « peut-être » pour épuiser tout ce qui peut justifier la discrétion de la mère de Proust, et l'effort qu'elle fait pour ne point regarder le visage de la malade (*G.*, II, 189). Échec à la raison ? Échec, bien plutôt, à l'irraison. Quand le liftier de Balbec ne répond pas aux propos du narrateur et que

Proust s'attache à signaler toutes les raisons vraisemblables de ce silence « soit étonnement de mes paroles, attention à son travail, souci de l'étiquette, dureté de son ouïe, respect du lieu, crainte du danger, paresse de l'intelligence ou consigne du directeur » (*J. F.*, II, 90), M. Arnaud Dandieu aimerait que nous tenions pour mépris des notions intelligibles, et pour une nasarde à la causalité, ce soin minutieux d'énumérer huit causes ?

On pourrait d'abord relever que Denis Saurat, si féru qu'il soit de sciences maudites et de connaissance « supranormale », considère ces « peut-être », ces « soit que », comme autant de preuves du judaïsme de Proust : le style talmudique donnant « d'un fait ou d'un texte toutes les explications possibles, et cela sans avoir à les faire concorder », chaque passage ayant d'autre part pour les rabbins « plusieurs sens qui ne sont pas nécessairement reliés et qu'il faut noter tous », les *peut-être* et les *soit que* témoigneraient d'un abus, non point d'un défaut d'intellectualisme (1).

Renvoyons Dandieu et Saurat dos à dos. Ce tour proustien ne signifie que l'usage de la raison humaine. Lorsque avec tant d'éclectisme Marcel Proust décomposait les mobiles, toujours obscurs au sage, de nos plus simples actes, il faisait œuvre de savant, et prenait position contre les irrationaux. Thèse d'autant moins douteuse que Proust a dit la gêne que lui causaient toujours les pensées, les actions d'une personne aimée, monstre en présence duquel nous sommes aussi « désorientés » que devant un individu « pour qui le principe de causalité existerait à peine » et qui, par suite, s'avérerait incapable « d'établir un lien entre un phénomène et un autre » ; ainsi, devant Gilberte, devrait-il faire effort pour « sortir de cette incohérence », pour « trouver des causes », bref, pour « être

---

(1) *Le judaïsme de Proust*, in *Les Marges*, 15 octobre 1925.

*objectif*» (*J. F.*, I, 214). Étrange méthode pour un négateur de la causalité. Ce qui frappe, dans Proust, c'est bien plutôt certains abus de la causalité : quand il cherche à cerner la vérité de l'art, c'est à ce principe en effet qu'il se réfère : « la vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, analogue dans le monde de l'art à celui qu'est le rapport unique de la loi causale dans le monde de la science. » (*T. R.*, II, 39.)

Vainement voudra-t-on tirer de la causalité selon le *Temps perdu* les éléments d'une métaphysique hostile à l'intelligence (1).

Plus habiles apparemment ceux qui cherchent des affinités entre Proust et Bergson, voire une filiation. Et d'enrôler ces deux grands hommes pour les basses œuvres de nos religionnaires. Sans pousser aussi loin que M. Jäckel, selon qui la philosophie, la psychologie, l'esthétique et jusqu'au style de Bergson ont fortement marqué Proust (2), M. Léon-Pierre Quint est persuadé que les « idées qui dominant l'esprit et l'œuvre de Proust, l'écoulement du temps, l'évolution perpétuelle de la personnalité dans la durée, les richesses insoupçonnées de l'inconscient, que nous ne pouvons retrouver que par l'intuition, la mémoire ou les associations involontaires, mais qu'il n'est possible d'exprimer qu'à l'aide de l'intelligence, ... l'art unique réalité du monde et qui permet de retrouver la vie dans sa profondeur, toutes ces idées s'inspirent de Bergson. Proust semble avoir

(1) Cf. aussi : « Je commençais à me rendre compte que le système des causes nombreuses d'une seule action, dont Albertine était adepte dans ses rapports avec ses amies... n'était qu'une sorte de symbole artificiel, voulu, des différents aspects que prend une action selon le point de vue où on se place. » (*A. D.*, 268)

(2) « Aber nicht nur als Philosoph, als Aesthetiker, als Psycholog hat Bergson auf Proust gewirkt, sondern auch als Schriftsteller. »



vécu, senti, expérimenté personnellement toute la psychologie bergsonienne». Ainsi pensait Paul Souday, qui faisait de Proust un « Bergson de la psychologie romanesque ». Nos esprits ayant pour l'erreur une affinité naturelle, dont seul peut triompher un rigoureux entraînement au vrai, cette formule fit fortune. Un Henri David, de Chicago, tient le *Temps perdu* pour « *the Bergsonian novel* », pour le roman bergsonien par excellence (1) ; et non seul de son espèce : vingt autres répètent à satiété que le bergsonisme de Proust n'est pas une « vaine formule », que nul écrivain n'a mieux « exploité » *Les Données immédiates*, etc. (2)

Mais qu'entend-on par « bergsonisme » ? Deux notions au moins, hétérogènes. Tantôt c'est en effet la pensée du philosophe. Tantôt, et plus souvent hélas, on entend par là un « vague anti-intellectualisme », ou bien l'idée que « tout passe, tout lasse, tout casse », ce que les savants appellent « la conception de l'écoulement continu de l'univers et de nous-mêmes » (3).

Il est évident que la plupart de ceux qui dissertent sur le bergsonisme de Proust ont à peine lu Bergson (moins encore Marcel Proust). Une thèse toutefois prétend étudier « le bergsonisme de Marcel Proust » au sens restreint et technique du mot ; elle conclut qu'il faut tenir *Le Temps perdu* pour « la meilleure expression littéraire du bergsonisme » (4).

Impossible d'éluder le débat. On se rappelle cependant que dès 1923 Jacques Rivière avait mis les esprits en garde contre le dada bergsonien. Avec ce sens de l'essen-

(1) *Marcel Proust*, Literary Club, Chicago, 1936, p. 27.

(2) En appendice de sa thèse, M. Jäckel donne une bibliographie « critique » du « bergsonisme » de Proust. Fort peu critique, au demeurant.

(3) Beatrice WATSON, *Le bergsonisme de Marcel Proust*, Diss. Chicago, 1927, p. 2.

(4) *Ibid.*, p. 92.

tiel dont on aimerait que soient pourvus quelques critiques, il dénonça l'antinomie des deux doctrines. Aucune œuvre plus que celle de Proust, écrivait-il dans son hommage au mort, aucune, absolument, n'est « plus dépourvue de rapports avec l'Utile » (1). Encore : « S'il y eut chez Proust quelque chose de monstrueux ce fut la suspension en lui de toute chimie pragmatique. » Or on ne peut faire que Bergson n'ait écrit sur l'*homo faber*, et déploré en l'homme un esclave de l'utile. L'on devrait aussi considérer que le bergsonisme « méprise le général » (2) et tend à l'expression de l'ineffable individuel. Or Proust : « Je ne m'attache qu'à ce qui me semble (d'après un sens analogue à celui des pigeons voyageurs...) déceler quelque loi générale (3). » Il faut donc toutes les simplifications, toute la mauvaise foi de la polémique pour déguiser de bergsonisme l'attitude proustienne. Sous prétexte que parfois, en effet, comprendre c'est identifier, notre temps a la manie de tout ramener à tout. « Nietzsche et Jésus-Christ, au fond c'est la même chose », me disait un jour un prêtre. Et je voyais bien où il voulait en venir. Je préfère pourtant savoir en quoi Jésus n'est pas Zarathoustra, en quoi Bergson diffère de Marcel Proust. Comprendre, c'est, *d'abord*, dissocier ce qui *paraît* identique. Il faut pourtant que tout ne soit pas faux ; que des mirages de vérité aient dévoyé certains esprits. En ceci, par exemple, que tous deux se défient

---

(1) *Marcel Proust et l'esprit positif*, nrf, janvier 1923. Reproduit dans le premier *Cahier Marcel Proust*, nrf, 1927. Cf. p. 168-169.

(2) *Une philosophie pathétique*, 2<sup>e</sup> cahier de la quinzième série, Paris, 1913, p. 50. Il se peut que parfois Julien Benda soit injuste à l'égard de Bergson ; même, incompréhensif. Cette formule du moins reste valable.



(3) Lettre à Louis de Robert. Proust ajoute : « Or comme cela ne nous est jamais révélé par l'intelligence, que nous devons le pêcher en quelque sorte dans les profondeurs de notre inconscient... » Nous examinerons cette thèse plus tard.

du langage, Bergson et Proust auraient sujet de s'entendre.

« Les noms qui désignent les choses, écrit Proust, répondent toujours à une notion de l'intelligence, étrangère à nos impressions véritables, et qui nous force à éliminer d'elles tout ce qui ne se rapporte pas à cette notion. » (*J. F.*, III, 95.) Il y revient ailleurs : « dans la collection de nos idées il n'y en a aucune qui réponde à une impression individuelle » ; de sorte que le nom de Guermantes lui-même finit par se résoudre ou se dissoudre en quelques « syllabes mortes » (*G.*, I, 13), ces cadavres que nous connaissons en Occident depuis la querelle des universaux et les fameux *flatus vocis*. Telle est aussi l'opinion sur quoi Bergson fonda sa critique du langage. Oui, le mot trahit l'être, mais par sa nature même. Et l'analyse sociologique du concept, qui fait du mot un résidu (intellectuel et communicable) de l'expérience collective, s'accorde avec la rhétorique la plus sévère pour se réjouir de ce que cela du moins nous soit donné. Les chers animaux, à qui vont les complaisances de nos irrationaux, croit-on qu'ils sentent *mieux* que nous pour la seule raison qu'ils ne savent pas exprimer leurs « impressions individuelles » ? De ce que l'algèbre existe, qui est un peu à l'arithmétique ce qu'aux objets nos signes conceptuels, sommes-nous fondés à prononcer la mort de l'intelligence ?

Taine, lui non plus, ne voulait pas que le langage se résolût en algèbre, et de toute son érudition il tâchait de retrouver, dans chaque signe, une image, une ébauche, un effort au moins vers l'esquisse d'une copie du réel. Poussée (comme il conviendrait) à son extrême, une telle tentative nous renverrait à l'onomatopée, au « teuf-teuf » des enfants, au lieu de « chemin de fer », au « ouah ! ouah ! », comme substitut de « chien ». Je ne vois pas alors ce qui autoriserait les Français à ne pas remplacer leur nom du « chat » par le mot chinois « mao-eul », lequel, bien prononcé à la pékinoise, ressemble à un

miaulement ; et l'on conviendra que nos *tonnerre*, *thunder*, ou *Donner* font piètres sonorités, comparés au grondement du tonnerre en malgache : *ny fikoutroukoutrouky ny koutroukourana*. Des esprits qui passent pour solides ont en effet mené jusqu'à cet absurde leur goût de la logique et de l'irrationnel. Avec l'orthographe actuelle des mots français, M. Paul Claudel, le plus sérieusement de l'autre monde, recompose l'objet que désignent ces vocables ; et de s'émerveiller, car le mot c'est vraiment la chose, par ce stratagème. Regardez ce mot *toit*. Regardez-le bien. Jusqu'à l'hypnose (qui n'existe pas). Jusqu'à la perte du sens commun. Là. Que voyez-vous ? mais *toit* « où la double feuille protectrice abrite une table et une lumière ou un feu ».

Quant à la « locomotive », qui ne voit qu'elle « est une peinture exacte de l'engin avec sa cheminée, ses roues, ses pistons, son sifflet, ses leviers et sa flèche de direction, sans compter le rail » ? Et « Rêve », donc, « toute une peinture » ! Vous reconnaissez « le papillon, qui est l'accent circonflexe... le chasseur armé d'un filet qui avance la jambe à la poursuite de cette miette évasive » ; l'analogie se poursuit. Aux sceptiques, aux linguistes, Claudel répond que l'alphabet, « vestige de tous les actes, de toutes les attitudes, et par conséquent, de tous les sentiments de l'Humanité », doit être cru sur gribouillis. A qui objecterait qu'en espagnol *toit* est *techo*, en anglais *roof*, et *Dach* en Allemagne, tous mots qu'il est malaisé, même pour un grand poète, de changer en plans d'architecte, je ne vois qu'une réponse : Dieu est Français. Claudel l'oserait-il ? on lui demanderait alors pourquoi c'est à l'anglais qu'il emprunte le dessin  qu'il tient pour le « blason » de l'homme : « eye » fait l'affaire ; voire l'initiale manuscrite de l'allemand « sehen » :  (1).

(1) *Écritures*, in *Verve*, n° 3, 1938 (non paginé).

Si tel doit nous apparaître le vrai sens des mots que nous employons, pourquoi n'imposerions-nous pas à tous les hommes d'en revenir à l'écriture chinoise? Non point à celle d'aujourd'hui, si épurée qu'un éléphant se reconnaît à peine dans le mot siang 豕, mais aux idéogrammes archaïques 豕 (1). Et encore, qu'est-ce qu'un « premier idéogramme »? Les découvertes de Ngan Yang et les nouveaux déchiffrements d'os gravés ont renouvelé la connaissance que nous avons des « premiers » caractères chinois. Nous voilà renvoyés au déluge, aux vagissements des bébés. On le sentait à la veille de cette guerre. Les « laboratoires du mot » florissaient. Ils produisaient, précisément, les « mots-déluge » de M. Eugène Jolas ; ou encore, un langage « néo-américain » :

*What a twinklevertigo!*

*The presses blastcascade into night. (2).*



ou bien des « mutations langagières », comme celles d'Henri Michaux :

*Il la déjupe ; puis à l'aise il la troulache  
la ziliche, la bourbouse et l'arronvesse,  
(lui gridote sa trilite, la dileche)*

ou de Georges Pelorson :

*Veinorbu la toume à l'air  
saliron la mogabonde  
bonira la crinolaine  
Dièsirée.*

---

(1) Cf. WIEGER, *Caractères chinois*, p. 175. Un idéogramme plus ancien, reproduit p. 379, stylise à peine : . Un autre, un peu plus tardif mais déjà stylisé, est donné par V. PURCELL, *Problems of Chinese Education*, p. 116 .

(2) Cf. *Transition*, n° 23, p. 183 ; et *passim*, pour des textes plus nombreux.

et voici les « métaphonèmes » de Camille Schuwer :

*jeux de mots*  
*jeux de maux* (1).

ceux de Cocteau, plus drôles en tout cas : « Le mot ment Ève nue. Le rêve eunuque jatte en dais. Leur Ève nue, houle sublime, doigts, hêtre des nids aisés. » (2)

Sans compter les paramythes, les hypnologues, les polyvocables, les ontogrammes, toutes formes nouvelles du langage et qui ne prétendent à rien moins qu'à « l'expression momentanée de l'être » (3), c'est-à-dire à son expression authentique : et quelle pitié l'on a de ceux qui veulent comprendre ! Cette « transmutation vertigraliste » à quoi nous convie passionnément Eugène Jolas, on en savoure dans maintes œuvres l'inflexible logique et les résultats désastreux.

*La nuit remue* grouille de tels fantômes, et le *Lointain intérieur* : « une de parmegarde, une de tarmouise, une vieille paricaridelle ramiellée et foruse se hâtait vers la ville. » Du moins Michaux peut-il prétendre qu'il s'agit de jouer le désordre du rêve, ou de l'informulé. Et quand Léon-Paul Fargue évoque la fin du monde, le moment où les receveurs d'autobus sont changés en œufs de Pâques, on accepte que demain ce soient « les facteurs, les opticiens, les maroquiniers, les savants, les nobles, les ziblocousses, les cacotermes, les pantagouriches, et les bontoglouzes... » car il s'agit de noter la fin du monde : celle du langage humain. Mais que dire de Joyce, quand il écrit : « et des trous de géants dans sa chaussée d'antan akkarou-pisambrement sur son banc, trêvant et tronflant avec son

---

(1) Tous ces textes se trouvent dans *Transition*, n° 23.

(2) « Le moment est venu. L'heure est venue que j'attendais. L'heure est venue où le sublime doit être dénié. » Tel serait le sens de ce *Blason-oracle*, donné dans *Opéra*, Stock, 1927, p. 69. Dès lors, tout rébus est poème.

(3) *Transmutation vertigraliste*, in *Transition*, n° 23, p. 107.

cache-né de langes pour flatter ses obsèques thamisant leur profonds dans le journal des dégâts tant legs que liquides... ? » Non pas que le texte nous soit inaccessible, à la rigueur. Nous savons retrouver la chaussée d'Antin et la *Chaussée des géants* de Pierre Benoît ; nous retrouvons la Sambre et la Tamise (Thames) qu'il importe à Joyce de cacher dans ses mots ; nous pouvons apprécier « trêvant » condensation de *trêve* + *rêvant* ; nous consentons même à n'appeler désormais que *Journal des dégâts* celui que tant de gens appellent encore *des débats*. Mais qu'on ne nous demande pas de transformer des exercices peut-être sublimes, à coup sûr excitants, en loi langagière ou technique littéraire. Et quand on ne resterait pas indifférent à l'horrible ingéniosité de Michaux (*troulache, arronvesse*), comment ne pas déplorer la pauvreté de toutes ces innovations ? Les plus dévastateurs des iconoclastes, tout au plus se bornent-ils à combiner les sons et racines des quelques langues dont ils ont quelque notion ; la plupart, tout heureux de découper les mots en syllabes qu'ils recomposent à leur guise, ne changent rien au système phonétique de la langue, ou des idiomes dont ils s'inspirent (1). Combineraient-ils dix ou douze langues, que serait-ce au prix de toutes celles qui se parlent, se sont parlé, se parleront sur la planète ? Nul de ces démiurges n'essaie d'intégrer à ce délire « métanthropologique » les sons du cantonais, ou les tons de l'annamite. Quelles ressources neuves, pourtant. Et le groupe « tl » du nahuatl, je ne sache pas que nos révolutionnaires en aient tiré le parti qu'on attendrait. Remplacer « solitude » par « seulitude » (2), il se peut que des « vertigralistes » y découvrent leur plaisir ; j'y verrais plutôt passe-temps d'illettré : que font d'autre les marchands

---

(1) Ça et là, une réussite : le *mabraque*, de Fargue ; *macabre* se double de *braque*, et compose une expression assez belle : « danse mabraque. »

(2) Cf. *Le sub-objet à 15 heures* (*Transition*, n° 23, p. 69).

américains qui inventent les *visi-brellas* (*umbrellas* à travers lesquels il est possible de *voir* — *visi* — parce qu'ils sont faits en tissu translucide, ou transparent), les *warphans*, qui sont des *war orphans*; les *swimandos*, dont on veut bien nous expliquer que ce sont des *commandos* capables de nager (*swim*); les *paratroops*, soldats lâchés d'avion avec leurs parachutes, autant de « cosmogrammes », ou peut-être d'« ontogrammes », ou peut-être de barbarismes.

Il faut n'avoir jamais écrit pour ne comprendre point la tentation « vertigraliste » et le désir d'une langue vierge. Mais il faut n'avoir pas compris la nature du langage pour succomber à ces blandices. Lorsque James Joyce, après avoir tant lutté pour écrire en « joycien » *Anna Livia Plurabelle*, accepte d'en traduire quelques pages en ce nouveau pidgin qu'est le « basic English » de 850 mots, quand il accepte, qui plus est, de publier cette version de son œuvre, il témoigne à la fois d'un humour assez cruel et d'un parfait tact linguistique (1). Ces deux interprétations d'*Anna Livia Plurabelle* exposent alors à vif ce que peut donner l'expression purement utilitaire d'une part, ce que, d'autre part, ne peut manquer de produire ce que Jean Paulhan appelle « la Terreur » lorsqu'elle n'est pas tempérée par la réflexion sur la nature de l'œuvre littéraire.

Les « vertigralistes » et autres quêteurs d'absolu oublient que les idiomes sont des faits sociologiques. Il n'y a langage qu'imparfaitement adapté aux exigences de l'individu, parce qu'il appartient aux signes langagiers de servir la société. Déplorer que les lettres du mot « cheval » n'aient avec l'animal qu'elles désignent que des relations

---

(1) Voyez dans *Transition*, n° 21 (mars 1932) la traduction des quatre dernières pages d'*Anna Livia Plurabelle* en « basic English » : « Well are you conscious, or haven't you knowledge, or haven't I said it, that every story has an ending and that's the he and the she of it. Etc... », p. 259.



extrinsèques et fortuites, c'est inhumain ; autant protester contre l'inclinaison du plan de l'écliptique, ou les périodes glaciaires.

Aussi bien, ni Proust, ni Bergson n'ont-ils poussé jusqu'au « vertigralisme » cette défiance du langage en laquelle ils communiaient. Peu de langues ont la pureté de *Matière et Mémoire* ; avec les mots de tous les jours Proust exprime des nuances neuves. Comme tous les écrivains, ils doutèrent de leur outil. Mais l'intelligence en eux l'emporta, et l'utilisation rationnelle de cet outil (morphologie, syntaxe, rhétorique) leur permit d'en faire un instrument de beauté.

Qu'il s'agisse là d'une opération de l'entendement, nos exégètes le nieront, car c'est leur raison d'être. Ainsi Dandieu : les métaphores proustiennes lui sont autant d'« actions sacrées » (au sens que Loisy donnait à l'expression dans son *Essai historique sur les sacrifices*) : actes vraiment magiques, en ce qu'ils mettent l'écrivain, c'est-à-dire le croyant, au contact immédiat de son Dieu. On reconnaît le jargon « vertigraliste », si féru de « magie ». Qu'était-ce d'autre que la poésie « zaoumienne » de Krutchenik (1), lequel combinait les sons à l'exclusion de tout sens ? Mais Dandieu joue de malheur. Car les métaphores proustiennes sont volontiers scientifiques. Maurois l'avait remarqué ; Curtius, lui-même, malgré son « mysticisme » d'alors. Qui pourrait le contester ? La profession de son père expliquerait assez que Proust ait eu recours aux comparaisons tirées de la pathologie ; sa condition de perpétuel malade ne pouvait que favoriser cette prédisposition. Il avait en outre de la culture scientifique : le beau miracle de la voir affleurer en figures de style ! Par quel procédé sinon par la mauvaise foi des irrationnels, transmuter ces explications rationnelles en

---

(1) Cf. Michel Georges MICHEL, *Peintres et sculpteurs que j'ai connus*, New-York, Maison française, p. 180.

autant de raisons de proscrire la raison? L'on aimerait au moins savoir avec quelle sorte de « Dieu » ces actes sacrificiels que seraient des métaphores scientifiques pourraient faire communier l'agnostique invétéré que fut et mourut Proust.

Lors même que l'on peut signaler une coïncidence entre les conceptions bergsonienne et proustienne du langage, ce n'est point assez pour tirer Proust aux déraisons de l'irraison.

Mais le « temps » proustien, n'est-ce pas le « temps » bergsonien? C'est une idée toujours admise et toujours mal fondée.

Pour rétif que fût Jacques Rivière au prétendu « bergsonisme » de Proust, il ne sut en effet se défendre de reconnaître, en la théorie proustienne du « Temps » et de la mémoire, un « certain aspect bergsonien » (1). Presque tous les critiques ont donné dans ce piège. Dandieu pourtant, malgré son fanatisme, avait senti que le « temps » selon Proust différait de la « durée » bergsonienne.

On voit mal en quoi *Le Temps perdu*, pour la première fois dans l'histoire des littératures, collerait à la « durée concrète ». Comme s'il fallait attendre le xx<sup>e</sup> siècle pour rencontrer, dans les œuvres d'art, un temps visqueux ou rapide; pour apprendre que « le temps dont nous disposons chaque jour est élastique », que « les passions que nous ressentons le dilatent », et que le « rétrécissent » celles « que nous inspirons » (*J. F.*, II, 19)! Est-ce grande merveille que l'auteur « n'hésite point », dans ses premiers volumes, à présenter son héros tantôt comme un enfant, tantôt comme un jeune homme? Quand Balzac en perçoit l'expédience, hésite-t-il à reprendre ce vieux procédé de tout conteur qui sait conter? M. Clive Bell croit pourtant que c'est là qu'on reconnaît le temps

---

(1) Cf. *Hommage à Marcel Proust, nrf*, p. 172.

proustien, c'est-à-dire la « durée » bergsonienne. Que les trois volumes de *Guermantes* racontent surtout deux visites, et que plusieurs centaines de pages, dans *La Prisonnière*, gravitent autour d'une soirée Verdurin, qu'un volume du *Temps retrouvé* concerne la réception de M<sup>me</sup> de Guermantes, et voilà bien des entorses à cette « durée concrète ». En ces réunions-types, Marcel Proust a condensé, pour obtenir un certain effet esthétique, l'expérience entière de toute sa vie mondaine. Quand à Balbec l'auteur revoit le directeur du Grand Hôtel (*S. G.*, I, 211-212 sq., *passim*), celui-ci accumule, en trois minutes et vingt lignes, un nombre de *cuirs* anormal et comique, le comique naissant de cette tricherie avec le temps (avec le temps spatialisé de Bergson, aussi bien qu'avec la « durée concrète »). Tous ces tics de langage, s'il fallut plusieurs années pour les collectionner, Proust les regroupe, les concentre sur un laps de quelques instants. Heureux mensonge. Il est clair aussi que le feu d'artifice de révélations qui, dans la pièce où Marcel Proust entend la fin du morceau, illuminent pour lui la vie, l'expliquent, la justifient — pavés inégaux, bruit de la cuiller contre l'assiette, rumeur de la conduite d'eau, consistance de la serviette empesée — il est trop clair, dis-je, que ce procédé ressortit à la rhétorique, c'est-à-dire à la raison ; il bafoue la vraisemblance chronologique.

*Le Temps perdu* collerait à la « durée concrète » ? Constamment il élude le temps. En font foi maintes anticipations : « ce n'est guère que pour la commodité du récit que j'ai souvent opposé ici un dire mensonger d'Albertine à son assertion première sur le même sujet. » (*P.*, I, 202) « Comme on le verra », « je n'ai que trop anticipé », « pour revenir en arrière », les formules analogues fourmillent dans le récit. La « commodité du récit », nous lisons bien. Ailleurs, c'est « l'ordre du récit » — c'est-à-dire, une fois encore, un impératif rationnel — qui a déterminé « la minceur menteuse du début de ce volume où, de [s]on

lit» l'auteur écoute l'éveil du monde. « Oui, confesse-t-il, j'ai été forcé d'amincir la chose et d'être mensonger... » (*P.*, I, 252). Parfois on chercherait en vain la valeur esthétique, rationnelle, de telle anticipation : qui donc exigerait d'un moribond pressé d'abord de tout dire (fût-ce au prix de quelques négligences) le parfait contrôle de tant de personnages? (1)

— Soit, dira-t-on (peut-être). Reste que Marcel Proust eut conscience de présenter ses « personnages en révolution dans le temps »; reste que, ce faisant, il s'affirme bergsonien, et fort peu rationaliste. Il me semblerait, au contraire, que rien n'est plus rationnel que ce souci de ne point figer en quelques traits un caractère. Il y a beau temps que l'on sait que tout coule. Depuis des millénaires, les moralistes ont noté ces fluctuations de la nature humaine : adolescent tout sollicité par la chair, homme tendu vers l'ambition, vieillard en proie à l'avarice, et le même à travers ces métamorphoses, tel toujours l'homme sur lequel nous raisonnons. Confucius l'avait dit en une phrase. Proust le démontre en quinze gros

---

(1) En voici quelques-unes : « Mais je n'ai que trop anticipé... mais puisque j'ai tellement anticipé » (*S. G.*, II, 228); « Les propos qu'ils disaient loin de lui et ce ne furent pas seulement des propos » (*S. G.*, II, 251); « Les circonstances, comme on le verra, ne lui permirent pas... » (*S. G.*, II, 269); « On verra en effet, dans le dernier volume de cet ouvrage, M. de Charlus lui-même... » (*P.*, II, 19); « On verra plus tard » (*P.*, II, 25); « Mais nous avons trop anticipé, car tout ceci ne se passa qu'après la soirée Verdurin, que nous avons interrompue et qu'il faut reprendre où nous en étions » (*P.*, II, 145); « M. de Charlus — pour anticiper sur les jours qui suivirent cette soirée à laquelle nous allons revenir — ... » (*P.*, II, 153); « Pour revenir en arrière, à la soirée Verdurin » (*P.*, II, 162); « On verra que si M. de Charlus... » (*P.*, II, 171); « j'anticipe de beaucoup d'années pour le second de ces faits » (*T. R.*, I, 147); « Mais il faut revenir en arrière » (*T. R.*, I, 150); cf. aussi *T. R.*, I, 15, 127, 148, etc.

volumes. Soames, dans la *Forsyte Saga*, Kherkoven, si variable d'*Etzel Andergast* à *Joseph Kherkoven*, qu'accomplissent-ils qu'une «révolution dans le temps»? A-t-on jamais parlé à leur propos de bergsonisme? D'irraison? De mysticisme?

Tout romancier se doit de pouvoir donner «l'impression du Temps»; car tout homme vivant a connu des «jours en pente», d'autres «montueux et malaisés». Or, dès que Proust cherche dans l'histoire de nos lettres un artiste dont le style donne avec «maîtrise» cette fallacieuse et précieuse «impression du Temps», il nomme Gustave Flaubert.

« Je ne me laisserai pas de faire remarquer les mérites, aujourd'hui si contestés, de Flaubert. L'un de ceux qui me touchent le plus parce que j'y retrouve l'aboutissement des modestes recherches que j'ai faites, est qu'il sait donner avec maîtrise l'impression du «Temps» (C., 219). Et Proust de louer les réussites techniques, certains emplois ingénieux de l'imparfait, du passé simple (C., 211-214) (1). Il faudra donc que nos irrationaux découvrent les linéaments de Bergson en cet usage très savant des «temps» et des «aspects» dans l'œuvre de Flaubert.

Qu'est-ce au fait que cette «impression du temps»? Comment devint-elle si forte sur Marcel Proust? Nous le savons : du jour où ses parents pensèrent à *son avenir*, Marcel Proust médita *l'avenir*, et trembla. Et puis, lorsqu'au retour de Doncières il aperçut, insérée dans « un

---

(1) Proust en donnait d'ailleurs une interprétation peu conforme à l'enseignement des grammairiens. « J'avoue que certain emploi de l'imparfait de l'indicatif — de ce temps cruel qui nous présente la vie comme quelque chose d'éphémère à la fois et de passif, qui au moment même où il retrace nos actions, les frappe d'illusion, les anéantit dans le passé sans nous laisser, comme le parfait, la consolation de l'activité — est resté pour moi une source inépuisable de mystérieuses tristesses » (P. M., 241, n. 1).

monde nouveau, celui du temps, celui où vivent les étrangers dont on dit *il vieillit bien...*», celle que jusque là il avait observée « dans son âme » et préservée du péril : sa grand'mère, il eut peur (*G.*, I, 185). La révolte de Marcel Proust contre le temps, c'est un peu la révolte « contre la mort ». Le temps lui est ennemi, le temps qui joue son rôle en vieillissant l'écrivain (*A. D.*, 21). Le « temps » ; mais quel temps ? La durée concrète, ou le temps des horloges ? Dans les exemples précédents, les deux « temps » sont indiscernables, du moins dans leurs effets sur les sentiments de l'auteur-personnage. Si les critiques s'étaient imposé de donner aux mots un sens strict, ils nous auraient rendu service. A leur défaut, essayons quelques définitions.

Assurément, ce qui importe à l'écrivain, c'est d'échapper au flux des choses périssables, c'est de vivre « affranchi de l'ordre du temps » (*T. R.*, II, 16). Ailleurs, hélas, Proust affirme que ses moments privilégiés lui font toucher « le temps à l'état pur » (*T. R.*, II, 15). Fâcheuse incertitude de son vocabulaire philosophique. Est-ce le même « temps » qui rend Proust malheureux à de certains moments, et parfois (rarement) le comble d'enthousiasme ? Ou bien distingue-t-il deux espèces de « temps » ? On le croirait ici où là, mais Proust aussitôt nous embrouille : « J'ai dit deux temps ; peut-être n'y en a-t-il qu'un seul. » (*S. G.*, II, 164) Et encore : « Certes on peut prétendre que c'est en regardant la pendule qu'on a constaté n'être qu'un quart d'heure ce qu'on avait cru une journée. » (*S. G.*, II, 163-164)

Quand Proust rejette la *futile raison*, et suggère que le vrai temps, l'autre, nous révèle « une autre vie », on pourrait le supposer adepte du « temps spatialisé », que Bergson distingue de la « durée concrète ». Aussitôt évoquée la ressemblance, aussitôt pourtant répudiée, ou du moins suspectée ; car « l'autre vie, celle où l'on dort, n'est pas — dans sa partie profonde — soumise à la catégorie du temps » (*S. G.*, II, 164). Bergson, lui, oppose

« temps » et « durée » comme il ferait veille et sommeil. Pour lui, le rêve nous place dans les conditions où « la durée, dépouillée de l'espace intrus, est perçue en tant que durée ». Parce que le sommeil « modifie surtout la surface de communication entre le moi et les choses extérieures », au lieu de mesurer la durée avec du temps spatialisé, « nous la sentons » (1).

Refuge contre le temps *et* la durée, refuge intemporel, substitut d'éternité, tel pour Marcel Proust le sommeil. Chez Bergson, c'est au contraire par le rêve que nous plongeons dans la durée concrète, « celle que l'animal perçoit probablement » (2). Il semble donc bien que Proust répugne également à la « durée concrète » ainsi qu'au « temps spatialisé ». A moins d'ignorer l'essentiel (ou les rudiments) du bergsonisme, nul donc n'est autorisé à soutenir que Proust « a jeté par dessus bord, tout comme Henri Bergson, la vieille conception mathématique du temps... » (3)

Confondus à propos du temps, les irrationaux ergotent sur la mémoire ; car c'est un caractère de cette engeance

(1) *Essai sur les données immédiates*, p. 95. La confusion est si généralement accréditée que M. Émile Dermenghem lui-même en est victime : « Quant à Marcel Proust, certains instants lui permettent de « retrouver » (et de placer dans la durée bergsonienne en même temps que dans le domaine presque sacré de l'art) des souvenirs... » *L'Instant*, chez les mystiques et chez quelques poètes, in *Mesures*, 15 juillet 1938, p. 110. Et Benjamin Crémieux, dans le même sens : cf. *Note sur la mémoire de Proust* (*Cahiers Marcel Proust, Hommage à Marcel Proust*, p. 177-183) « Bergson a certainement aidé Proust à s'orienter décisivement et c'est le langage bergsonien qui rendra le mieux compte de son genre de mémoire ; ce n'est pas le cours du temps, c'est le cours de la durée que remonte Proust... »

(2) *Essai sur les données immédiates*, p. 95.

(3) « Like Bergson, Proust jettisons the old mathematical conception of Time... mobile duration is Time measured from the subjective point of view of our individual consciousness. » F. C. GREEN, *French novelists from Revolution to Proust*, p. 337.

qu'elle corrige ses échecs par l'essai d'un nouveau mensonge.

Miss Watson elle-même, qui sans doute est le plus raisonnable de ces esprits confus, voyez-la soutenir ici qu'il « y a très peu de différence entre les conceptions proustienne et bergsonienne de la mémoire » (1), et reconnaître là, sept pages plus loin, « qu'il y a une différence fondamentale entre Proust et Bergson (2) », ce qui ne l'empêche pas entre-temps d'admirer que Proust ait sur la mémoire des idées « plus bergsoniennes qu'il ne croyait » (3).

Quand on se réfère à ce qu'a de particulier la mémoire proustienne, c'est à la *petite madeleine* qu'on en revient, ainsi qu'au processus par lequel l'auteur y redécouvre tout Combray. Mémoire qu'on dit souvent « involontaire », mais qui, selon Proust même, l'est beaucoup moins qu'on ne le dit : il faut demander à l'« esprit un effort de plus », écarter « tout obstacle, toute idée étrangère » (S., I, 68) ; alors seulement renaît le précieux souvenir.

Inquiet de ce qu'il croit une audace extraordinaire, Proust se cherche des devanciers, ou des cautions. Aussitôt il en cite plusieurs : Chateaubriand, à cause du gazouillis de la grive, à Montboissier, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* ; Nerval, à cause de ces mots, dans *Sylvie* : (4) « Demain les archers de Loisy, etc. . . » (C., 225) ; Baudelaire, à cause de *La Chevelure* et des « correspon-

(1) *Le bergsonisme de Marcel Proust*, p. 43.

(2) *Ibid.*, p. 50.

(3) *Ibid.*, p. 47.

(4) Dans *T. R.*, II, 79 sq., Proust reprend ces exemples et les illustre de textes. C'est aussi dans ce passage qu'il développe son idée de la « sensation transposée » chez Baudelaire. Il est curieux que Proust ne mentionne pas ici parmi ses devanciers le Ruskin des *Modern Painters*, qui formule, dans sa théorie de l'*accidental association*, celle même de la mémoire proustienne : « rapport fortuit qui s'établit entre les idées, les souvenirs et les objets matériels ».



dances» que Proust appellera « transpositions ». M. Justin O'Brien a lu d'autres écrivains, en vue d'y étudier « la mémoire involontaire » (1). S'il n'eut point de mal à relever chez Rousseau le fameux « Ah ! voilà de la pervenche ! » (puisque M. Pierre Abraham le mentionnait dans son *Proust*), non plus que dans *Madame Bovary* le texte dont Thibaudet, lors de son *Flaubert*, avait relevé le caractère « proustien », il rassemble des pages moins connues, cueillies dans Huysmans, Alfieri, et surtout Henry Harland « le plus curieux des proustiens avant la lettre ». Je n'ai point fait d'enquête ; à quoi bon ? partout prolifère cette prétendue nouveauté.

« Ils s'assirent auprès de l'eau. Et les deux cygnes s'en vinrent flotter devant eux, espérant quelque nourriture.

Bertin sentait en lui s'éveiller des souvenirs, ces souvenirs disparus, noyés dans l'oubli et qui soudain reviennent, on ne sait pourquoi. Ils surgissent rapides, de toutes sortes, si nombreux en même temps, qu'il éprouvait la sensation d'une main remuant la vase de sa mémoire.

Il cherchait pourquoi avait lieu ce bouillonnement de sa vie ancienne que plusieurs fois déjà, moins qu'aujourd'hui cependant, il avait senti et remarqué. Il existait toujours une cause à ces évocations subites, une cause matérielle et simple, une odeur, un parfum souvent. Que de fois une robe de femme lui avait jeté au passage, avec le souffle évaporé d'une essence, tout un rappel d'événements effacés ! Au fond des vieux flacons de toilette, il avait retrouvé souvent aussi des parcelles de son existence ; et toutes les odeurs errantes, celles des rues, des champs, des maisons, des meubles, les douces et les mauvaises, les odeurs chaudes des soirs d'été, les odeurs froides des soirs d'hiver, ranimaient toujours chez lui

---

(1) *La mémoire involontaire avant Proust*, in *Revue de Littérature comparée*, janvier-mars 1939.

de lointaines réminiscences, comme si les senteurs gardaient en elles les choses mortes embaumées, à la façon des aromates qui conservent les momies (1).» Involontaire dans ce cas, le type de mémoire que décrit Maupassant est assurément fort banal. Frédéric Paulhan l'appelait « souvenir affectif »; Théodule Ribot l'étudia dans son article sur « la mémoire affective ». Plusieurs critiques proustiens ont fait le rapprochement (2). Qu'est-ce que cette « mémoire affective » et prétendue involontaire? L'apparition, volontaire souvent, d'une ancienne perception ou d'un sentiment éprouvé. Il est donc fâcheux d'appeler « involontaire » un phénomène que Proust et Ribot ont mis pour une grande part, sinon sous le contrôle, du moins sous l'influence d'une opération du vouloir.

(à suivre.)

ÉTIEMBLE.

---

(1) *Fort comme la mort*, Ed. Conard, p. 121-122.

(2) M. Justin O'Brien, par exemple, et Sybil de Souza, *L'influence de Ruskin sur Proust*, Montpellier, 1932, p. 81.

# CHRONIQUE DES LIVRES.

---

AMITIÉS ET LETTRES DE MALLARMÉ.

FRANCIS CARCO ET LES PEINTRES.

Depuis qu'on a fêté, en 1943, le centenaire de la naissance de Mallarmé, a paru chez Skira, à Genève, la première édition vraiment complète des *Poèmes* — édition d'autant plus précieuse qu'elle conserve l'ordre donné par Mallarmé au florilège qu'il n'eut pas le temps d'établir lui-même. En outre, elle contient un si beau fragment inédit d'*Hérodiade* que je me demande pour quelle raison le poète ne l'a pas retenu dans le choix de ses œuvres.

D'autre part, en feuilletant la nouvelle biographie de Mallarmé, publiée en 1943 par M. Henri Mondor (1), je revoyais certains portraits, esquissés jadis par l'un ou l'autre des habitués de la rue de Rome. Au n° 89, une haute et laide maison bourgeoise. Passé le quatrième étage, un escalier plus étroit jusqu'à l'appartement du poète. Aux murs de la salle à manger qui servait de salon, des toiles de Manet et de Gauguin. Sur une table, un bol chinois plein de tabac et, dans un coin, un poêle de faïence devant lequel se tenait Mallarmé, toujours debout, quand il parlait. Edmond Jaloux lui trouvait une voix musicale, « assourdie, un peu scandée, coupée soudain de notes plus aiguës ». Et dans ses admirables yeux d'un bleu d'acier « semblait

---

(1) *Mallarmé plus intime*, Éd. : Gallimard, Paris.

se former à travers les stries de l'iris un second regard plus pénétrant et plus profond que le premier». Georges Moore lui trouvait l'air de ces bons artisans parisiens, épris de technique et de perfection. Henri de Régnier comparait son attitude réservée, parfois un peu cérémonieuse, à celle de Pierre Loti. Et selon René Ghil « aucune lourdeur n'était en lui ; sur son visage une expression d'intense et calme spiritualité ».

« Ce fut en 1880, peu après la mort de son jeune fils », écrit Mondor, « que quelques amis commencèrent à se grouper autour de Mallarmé, le mardi soir, sans qu'aucun n'ait osé prendre des notes pour essayer de reconstituer le dessin général de leur conversation. Léopold Dauphin, Jean Moréas, Ingram, le défenseur d'Edgar Poe, Henri Roujon, le futur directeur des Beaux-Arts, Gustave Kahn, qui allait devenir l'un des initiateurs du symbolisme ». Puis le cercle s'élargit. Laurent Tailhade, Henri de Régnier, Paul Adam, Maurice Barrès, Villiers de l'Isle-Adam, bien entendu Maeterlinck et Paul Verlaine. D'autres encore. Oscar Wilde, envers qui M. Mondor est très injuste, et sans dire pourquoi, Pierre Louys qu'accompagnait parfois André Gide, Paul Valéry, Paul Fort, Camille Mauclair, Debussy, tous, témoins discrets de l'effort créateur de Mallarmé, quand celui-ci isolait les mots dans le vers ou dans la phrase, afin de leur rendre leur fraîcheur première, comme s'il ne pouvait admettre que les choses essentielles, exprimées en poésie, le fussent en langue familière et banale. De là sa volonté, plus ou moins consciente, de créer une syntaxe neuve, se développant à la fois sur plusieurs plans, comme si l'univers mental du poète n'était composé que d'un tissu extrêmement serré de fines analogies.

\*  
\* \*

On connaît la dernière lettre écrite par Mallarmé, la veille de sa mort, à sa femme et à sa fille Geneviève. « Le spasme terrible d'étouffement (1), subi tout à l'heure, peut se reproduire au

---

(1) Spasme du larynx.

cours de la nuit et avoir raison de moi. Alors, vous ne vous étonnerez pas que je pense au monceau demi-séculaire de mes notes, lequel ne vous deviendra qu'un grand embarras, attendu que pas un feuillet n'en peut servir. Moi-même, l'unique, pourrais seul en tirer ce qu'il y a... Je l'eusse fait si les dernières années manquant ne m'avaient trahi. Brûlez, par conséquent ; il n'y a pas là d'héritage littéraire, mes pauvres enfants. Ne soumettez pas à l'appréciation de quelqu'un ; refusez toute ingérence curieuse ou amicale. Dites qu'on n'y distinguerait rien — c'est vrai, du reste — et vous, mes pauvres prostrées, les seuls êtres au monde capables de respecter à ce point toute une vie d'artiste sincère, croyez que ce devait être très beau.»

C'est sur la foi de ce testament que pendant longtemps, et tant que vécut M<sup>me</sup> Bonniot (Geneviève Mallarmé) aucun inédit ne fut publié... Quand, plus tard, on sortit de leur coffret le *Cantique de Saint Jean*, l'*Ouverture ancienne d'Hérodiade* et d'autres pièces, les premières lettres inédites furent exhumées, et il faut espérer qu'à l'exception de certaines missives trop intimes ou confidentielles, la correspondance de Mallarmé, par les soins de M. Mondor et de M. Jean Aubry, sera un jour entièrement publiée.

Combien de ces lettres éclaireront la genèse de certains poèmes et nous révéleront certaines nuances, restées jusque-là insaisissables, comme masquées par les figures de langage. Combien de ces billets de Mallarmé, d'un style à la fois concis et fleuri — où l'on retrouve ce rythme et ces effets de mots qui caractérisent sa poésie — nous montreront avec quelle spontanéité — quelle amitié — le poète n'hésitait pas à tracer pour le plus lointain, le plus inconnu de ses correspondants, non quelque formule banale, mais une sorte d'objet pensé, ciselé, achevé pour lui seul, comme s'il discernait en lui un être unique auquel il pût se consacrer. Recevoir un billet, une lettre de Mallarmé, quelle fête, entre 1890 et 1898, pour bon nombre de jeunes écrivains de province, qui venaient de découvrir *Hérodiade*, l'*Après-midi d'un Faune*, *Prose pour des Esseintes*, et aussi le *Nénuphar blanc* et *Plainte d'automne*. On se représente dans cette stupeur heureuse, avec quelle joie suprême ils devaient lire la moindre ligne,

écrite pour eux par celui qui savait leur donner, mieux que tout autre, l'illusion d'avoir un rayonnement personnel. « Je reviens d'Angleterre. Vous excuserez mon retard à vous dire quels tons charmants, musique et vision, je trouve à vos vers ; leur dédicace m'a, je ne dis pas : prévenu en leur faveur, mais touché. Votre ami S. M. »... « J'ai beaucoup appris sur votre talent tout exceptionnel, à vous relire d'un trait », écrit Mallarmé, le 9 février 1885, à l'un de ses premiers disciples : Jean Moréas. « Et l'on peut d'autant mieux lire vers à vers, que vous êtes un des seuls aujourd'hui qui « idialiez » (1) chaque vers dans sa perfection propre. Tous, comme je l'aime, sont arrêtés, même les plus fugaces ; le rythme jamais enfreint. Très chantants, quoique si nets, d'une voix contenue, bizarre et suave. Je n'en vois presque aucun qui ne soit à y revenir plusieurs fois avec plaisir ; ayant causé à l'esprit sa minute de rêverie qui est bien à vous. Votre main. S. M. »

Presque dix ans après, le 11 novembre 1894, cette autre lettre adressée au même correspondant :

« Mon cher Moréas.

« La malice du destin selon lequel je n'ai mis la main qu'en rentrant ici, ces derniers jours, sur *Eriphyle*, espéré impatientement, voudrait qu'on se le dît ou qu'on se rencontrât ; mais je tiens les beaux vers et, pardon, remercie tard.

« Au fond, vous trichez avec les siècles, — j'adore cela qui est peut-être l'acte principal du poète — vous projetez à un futur inappréciable, mais certain, des écrits qui sourdent maintenant d'une vie neuve spirituelle. Et quoi de plus enchantant que ce mélange et d'ingénuité et de vétusté — à travers votre maîtrise ?

« Toujours vôtre.

S. M. »

Curieuse lettre avec ses réticences et son ironie. D'abord cette gêne des premières lignes, puis cette condamnation : « vous

---

(1) Le contexte explique suffisamment ce mot, formé du préfixe « idio » — en grec : *idios* (*ιδιος*) — qui signifie : propre, particulier, distinct, comme dans idiosyncrasie, idiopathie, etc.

trichez avec les siècles», comme si l'auteur dénonçait la virtuosité sans vraie vocation poétique de Moréas — du moins, pensait-il, dans cette partie artificielle de son œuvre : la fondation de l'École romane, sa publication d'*Eriphyle* et sa rupture avec le symbolisme. Enfin, la gentillesse de Mallarmé qui l'emporte ensuite ; il ne veut pas peiner un de ses premiers amis, et pourtant, il ne peut retenir le mot «vétusté» qui condamne de nouveau celui-ci. En outre, au cordial et familier : «votre main», qui terminait la première lettre, se substitue ici l'officiel et mondain : «toujours vôtre», qui met fin à une intimité.

Ce fut le luxe essentiel de Mallarmé, de ne rien laisser au hasard de concerter chaque détail de sa vie ou de ses écrits, de toujours dominer la situation par l'intelligence, le tact et la mesure. Et y a-t-il luxe comparable à celui-là?

\*  
\* \*

Quelques préfaces mises à part ou de rares plaquettes, M. Francis Carco n'est guère connu comme critique d'art et nous chercherions en vain dans son œuvre des pages d'esthétique proprement dite — ce qui ne l'empêche pas ici et là de parler de certains peintres qu'il aime et en compagnie desquels il a passé les plus belles années de sa jeunesse.

Voici donc dans l'*Ami des Peintres* (1), publié en 1944, des silhouettes, des souvenirs, des anecdotes, tout un passé de bohème et de fantaisie, conté avec cette aisance narquoise, ce ton à la fois alerte et finement désabusé, qui donnent tant de prix aux évocations personnelles d'un romancier doublé du plus attentif des mémorialistes.

L'époque que Francis Carco entreprend de ressusciter est celle des «années folles», de la surenchère artificielle de l'après-guerre, qui a suivi le déclin de l'Impressionnisme et l'avènement des «Fauves». Ce sont les peintres de l'École, dite «de Paris» qui le retiennent : Bonnard d'abord, auquel il consacre un de

---

(1) Éditions du Milieu du Monde, Genève.

ses meilleurs chapitres, Matisse et Picasso, les éternels rivaux, Modigliani, Vlaminck et Segonzac, surtout Derain, Raoul Dufy et Utrillo, ses vrais compagnons parisiens — sans parler des illustrateurs Dignemont et Laborde — qu'il nous montre de préférence — avec quelle nonchalante exactitude — dans leur comportement familial.

« Paul Guillaume, écrit-il, en m'offrant devant deux jeunes critiques une statuette nègre qu'il disait être « de haute époque », la frotta sur le tapis. — Que faites-vous là? m'écriai-je. — Je lui donne le poli des siècles! »

« Une toile et une cuite par jour », telle était la devise d'Utrillo, qui brûlait la chandelle par les deux bouts. Les agents de police de Montmartre le connaissaient tous et en usaient à son égard avec mille ménagements. « Dans deux postes de police dont il était l'habitué, Utrillo possédait une boîte de couleurs. Et dès qu'il avait recouvert ses esprits, il bâclait des croquis pour les sbires qui l'avaient si bien traité. Le brigadier lui, en recevait deux. »

Et cette anecdote qu'on racontait sur la Butte à propos de l'entrée d'Utrillo dans la Légion d'Honneur. Son nom ayant paru sur la liste officielle, un quatorze Juillet, ses amis, en goguette, s'étaient précipités chez lui avec du ruban rouge et du champagne. « Utrillo se laisse faire, mais montre un visage sombre. »

— Alors quoi! Tu n'es pas content?

— Non, fait le peintre d'un ton morne.

— C'est... les palmes académiques que j'aurais voulu recevoir. J'aime tellement mieux le violet que ce rouge.

Ses camarades qui l'aimaient bien mirent assez longtemps à reconnaître son talent. « Un jour, alors qu'il attendait chez le graveur Daragnès le retour de celui-ci, il s'amusa à peindre d'inspiration des paysages montmartrois sur les panneaux d'une armoire toute neuve, achetée aux grands magasins Dufayel.

— Tu vas effacer ça tout de suite, s'écria Daragnès, devant ces barbouillages sans nom.

Bien qu'Utrillo, depuis ses débuts, ait modifié sa façon de vivre — et il eût été curieux que ces variations ne se marquassent



point sur ses toiles — Carco semble donner raison à Suzanne Valadon qui ne voulait pas qu'on distinguât des « époques », des « phases », des « moments » dans les chefs-d'œuvre de son « lieu » (1).

Peintre de ce vieux quartier délabré de Montmartre, avec ses murs lépreux et ses gargotes, ses rues tortueuses faites de maisons si noires et dont un lilas planté au hasard accentue encore la tristesse, Utrillo restera toujours pour Carco « le peintre de la rue sans joie, de la rue où personne ne passe — il ne peint — presque jamais des êtres vivants dans ses paysages — de la rue où se cachent tant de misères discrètes ». Et peut-être le peintre, mieux encore que le romancier, — celui de la rue Pigalle — a-t-il suggéré d'un pinceau plus réservé, sans en atténuer la sombre poésie, tout ce tragique quotidien des anciennes bohèmes montmartroises, qui savaient à la fois rire de bon cœur, face au public, et pleurer tout bas, devant l'âtre sans feu et la huche vide, rue du Mont-Cenis ou rue Cortot.

Je passe sur les mille traits de mœurs et de caractère, qui forment l'essentiel de ces souvenirs pour mettre en valeur telle observation générale, d'une clairvoyante objectivité : celle-ci, par exemple, qu'après les Impressionnistes « le renoncement au sujet se traduit par l'introduction dans la peinture de l'originalité du peintre » ou encore « qu'à d'autres temps conviennent d'autres raisons de peindre, et qu'en notre siècle de machinisme, la seule ressource consiste dans le tempérament de l'artiste, dans la vigueur, dans la saveur ou la délicatesse de sa personnalité ». Et de telles remarques trahissent tout autre chose qu'une admiration béate — irraisonnée — à l'égard de certaines formules d'art, ne tenant compte ni de la valeur de l'œuvre en soi ni de la liberté de notre jugement.

D'ailleurs, depuis une dizaine d'années et davantage, nous avons eu l'occasion de revenir de bien des enthousiasmes — suscités par d'habiles marchands auxquels le snobisme avait prêté main-forte. Et nous doutant des méfaits de la surenchère

---

(1) Fils.

dans l'estimation des œuvres de la peinture moderne il nous est agréable de constater qu'un écrivain peu susceptible d'« académisme » les dénonce à son tour. Et que faisant bonne justice de certaines farces, tenues à l'époque comme de pieuses réhabilitations, Francis Carco établit avec fermeté la limite permise entre le talent des vrais peintres et le bluff de certains barbouilleurs, joués astucieusement à la hausse ou à la baisse.

Jean DUPERTUIS.



**Situation unique**

au bord du Nil, près du Sporting et du Jardin de la Grotte  
**4, Rue IBN EL-MACHTUB, Tél. 45576. Madame MORIN**



**Les programmes officiels**

**TOUTES LES CLASSES**

**TOUS LES EXAMENS**

**BACCALAURÉAT**

1<sup>re</sup> partie : A, A', B

2<sup>e</sup> » : Philosophie, Mathématiques

**MAXIMUM DE SUCCÈS**

**Petits groupes d'élèves. Professeurs spécialisés**

x x x

**UNE SECTION ANGLAISE**

**Prépare avec succès depuis 10 ans aux examens anglais**



**Cours Supérieurs de Littérature, d'Art et de Philosophie**

**COURS COMMERCIAUX**

**DEMI-PENSION — AUTOBUS**

**Rentrée le Jeudi 4 octobre 1945**



• OROSDI-BACK • OROSDI-BACK •

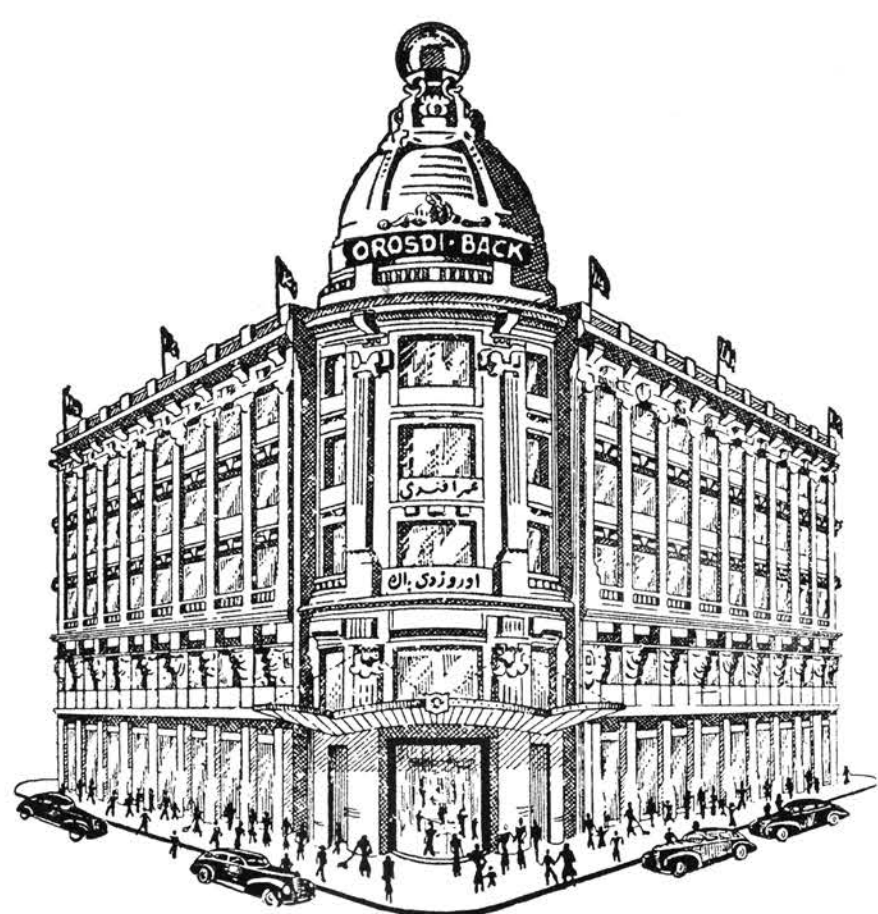
OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK • OROSDI-BACK

# NOUVEAUTÉS

# D'AUTOMNE

AUX  
ÉTABLISSEMENTS



LE CAIRE

R. C. 302

PORT-SAID



LA  
REVUE DU CAIRE

---

Abonnements pour l'Égypte P. T. 100  
pour l'Étranger le port en plus.

---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET (5, Rue Adel  
Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
la rédaction, et à M. ALEXANDRE PAPADOPOULO (3, Rue  
Nemr — tél. 41586 — Le Caire), pour tout ce qui concerne  
l'administration.

---

LE NUMÉRO : 10 PIASTRES.

*N. B.* — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours  
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.